

5 cts — NUMERO DE 24 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 19
MONTREAL, 9 OCTOBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.



BEAUTÉ ROMAINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 9 OCTOBRE 1897

A nos Lecteurs

Le prochain numéro du SAMEDI contiendra un nouveau et fort intéressant roman :

SALTIMBANQUE!

roman dû à la plume autorisée d'HENRI GERMAIN et qui n'a jamais été publié au Canada. SALTIMBANQUE continuera la série des romans-feuilletons dont le SAMEDI s'est fait une spécialité et qui trouvent, auprès des familles canadiennes, un accueil aussi encourageant. Tous ceux qui se sont intéressés si vivement aux péripéties de la *Cage de Cuir*, cet immense et incontesté succès, retrouveront dans le nouveau roman du SAMEDI tout ce que les lecteurs désirent y trouver : un intérêt intense, une parfaite moralité, un style élégant.

A cette occasion et au moment où la saison d'hiver permet de consacrer plus de temps à la lecture,

Le "Samedi" reparaitra à 32 pages

sans augmentation de prix, donnant ainsi, pour 5 centins, le double de matière à lire que tous ses confrères de la presse hebdomadaire illustrée.

LES CINQ SENS



L'odorat.

La vue.

Le goût.

L'ouïe.

Le toucher.

LA SAGESSE RUSSE

MAXIMES ET PROVERBES

Mieux vaut flotter sur la mer dans une nacelle qui coule que confier un secret à sa femme.

x

L'oiseau se laisse attraper par la nourriture; l'homme, par de belles paroles.

x

Le bonheur sans esprit est une besace trouée, qui perd tout ce que l'on y met.

x

Mourir tout de suite, c'est effrayant; mourir un jour, ce n'est rien.

x

Faites des présents aux juges, vous gagnerez tous vos procès.

x

Ne crache pas dans le puits: il pourrait t'arriver d'en boire.

x

Sans être longtemps vieux, il faut l'être de bonne heure.

x

Un mauvais ouvrier a toujours ses outils trop propres.

x

Le traîneau reste entier, mais le cheval crève.

x

Un marteau d'or brise même une porte de fer.

x

Ne crains pas la loi, crains le magistrat.

x

Il faut ne pas faire ou bien faire.

x

Chaque famille a son bossu.

(A suivre.)

Recueillis et traduits par
O. D'ENGELHARDT et CH. DUMERCY.

POUR NE PAS L'ENNUYER

Mlle Pieborgne (montrant à son oncle ses cadeaux de noces). — Voyez bien tout cela, oncle Tireausac, afin de ne me rien donner de semblable. Vous savez, deux cadeaux pareils, c'est fort envieux.

L'oncle Tireausac. — Magnifique! Magnifique! Qu'est-ce donc que cela, Eugénie?

Mlle Pieborgne. — Ça, c'est un chèque de papa pour \$1,000. Un joli cadeau, hein?

L'oncle Tireausac. — Heureusement que tu me l'as montré, moi qui allais t'en envoyer un pareil; mais comme je ne veux pas t'ennuyer, je t'en donnerai un de \$100.

SON RÊVE

La maman. — Regardez donc, mon ami, le joli sourire que bébé a sur les lèvres!

Le papa. — Oui, je parie qu'il rêve qu'il me tient éveillé!

AUCUN DANGER

Bouleau. — En vérité, cet excellent Daloufoc a la tête légèrement craquée!

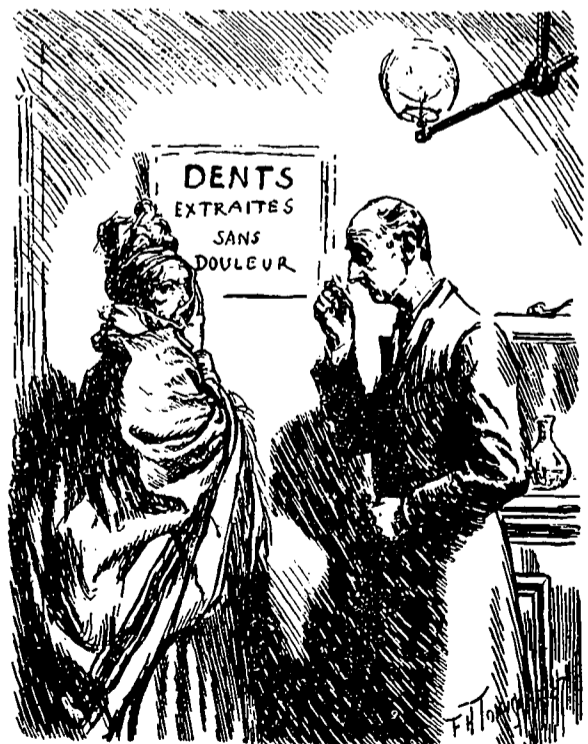
Bouleau. — Qu'est-ce que ça fait, il n'y a rien dedans qui puisse se perdre.

HEUREUSEMENT

Madame Bricabrac. — Comment, Brigitte, avez-vous pu faire pour casser ce vase. Un vase qui avait au moins trois cents ans!

Brigitte. — Ah, il était si vieux que ça! Je suis bien contente de le savoir, j'avais peur que ça soit quelque chose de bon.

TROP CHER POUR ELLE



Madame Pasfine. — Aie... aie... aie... Combien demandez-vous... aie... pour extraire une dent?

Le dentiste. — 25 centins, madame, et \$1.00 avec le gaz.

Madame Pasfine. — \$1.00! Je reviendrai demain quand il fera jour.

SCÈNES INTIMES



“ Aux petits des oiseaux elle donne la pature.”

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXX

CRÉPUSCULE

Dans des nuages d'or sertis
Le soleil descend vers la plaine.
Les troupeaux quittent les pâtis
Tout parfumés de marjolaine :

Brabis allaitant leurs petits
Et chèvres à mamelle pleine ;
La bergère, à pas ralentis,
Les suit tout en filant sa laine.

Le sentier longe un taillis clair
Où, légers, frissonnent dans l'air
Le bouleau, le tremble et l'érable ;

Et là-bas, parmi les brouillards
Qui fument aux pieds des fayards,
Pointent les toits bruns de l'étable.

ANDRÉ THEURIET.

INSTANTANÉS

XXXX

RÉVEIL TRISTE

Que les réveils sont tristes au jour levant, quand, emporté par la féerie des illusions, l'âme a fait de grands rêves, transportée bien loin, par delà l'avenir, dans les ténèbres d'une belle nuit d'été !

C'est alors que les réveils sont tristes, — ô combien, — au jour levant !

**

Sous l'influence de la languissante mélodie des cascadelles, roulant des flancs de la montagne, j'avais fini par m'assoupir.

Des sons épars chantaient encore en mon cerveau quand des rayons d'aurore se glissèrent au travers des volets mal clos de ma chambre. Gaie et fraîche, pourtant, cette lumière d'aube tombant, — si pure, — du clair ciel des Alpes !

Trois coups lents, lents, de la cloche du village, trois coups semblant avoir grand peine à secouer la torpeur de la nuit.

Un silence.

Puis un carillon animé, l'angelus joté au vent dans la légèreté de l'heure matinale.

Pourquoi, alors, une sourde terreur s'élève-t-elle en moi ?

Une inconsciente peur de la vie qui renaît, monotone, écumante, comme chaque jour !

C'est comme si j'avais la sourde appréhension, ce matin-là, de la retrouver encore plus profondément ironique et blessante !

Sont-ce les souvenirs, — vagues, — des rêves de la nuit ?

Ah ! que les réveils sont tristes, au jour levant !

**

Et pourtant, aucuns sujets de tourment ; je suis libre, bien libre de me réjouir à ce jour naissant, de tout ce qui vibre autour de moi.

La cloche semble avoir éparpillé, sur les chalets, des bruits de rumeurs actives, de réveils joyeux et, de mon balcon, j'aspire à pleines narines les parfums alpestres, — si subtils, — la chair saisie par l'âpre et piquant frisson de l'aube.

Et tout semble, avidement, boire la vie, la vie matérielle du monde, la vie dont le secret est notre immense tourment.

J'assiste au magique spectacle d'un lever de soleil incendiant les profondeurs brumeuses de l'horizon, alors que les flancs de la montagne semblent tressaillir sous la première caresse de la lumière, caresse de vie là où dormait l'indolence des ombres.

Les chalets, sordides, délavés par les neiges, s'épanouissent glorieusement dans un inénarrable déploiement de leurs roses et violettes.

Les herbes et les fleurs des prés, celles aussi hissant des vieux murs, se séchent, peu à peu, des larmes de la rosée.

Tout revit !

Mais mon âme, si douloureusement endolorie, ne s'associe pas à la joie des contemplations.

Elle ne peut oublier sa détresse, même devant l'élan de vie, — si intense, — de la terre, ni s'éveiller, alors que renaissent toutes choses, sous les glorieux baisers du jour.

Ah ! la tristesse atroce des réveils, au jour levant !

Sylvio.

PROPORTIONS

Petit Louis. — Maman m'a dit de ne pas jouer avec toi.

Petit Paul. — Pourquoi ça ?

Petit Louis. — Parce que ton papa est un cordonnier.

Petit Paul. — Mais ton papa aussi est cordonnier ?

Petit Louis. — Maman dit que c'est un manufacturier de chaussures. Il fait mille paires de chaussures par jour et ton papa n'en fait qu'une paire.

Petit Paul. — Ah bien, alors, il est mille fois plus cordonnier que papa et c'est moi qui ne vent plus jouer avec toi.

MAGNIFIQUE

La maîtresse de la maison (qui a donné un billet de théâtre à sa cuisinière). — Eh bien, Marie, comment avez-vous trouvé la représentation d'hier au soir ?

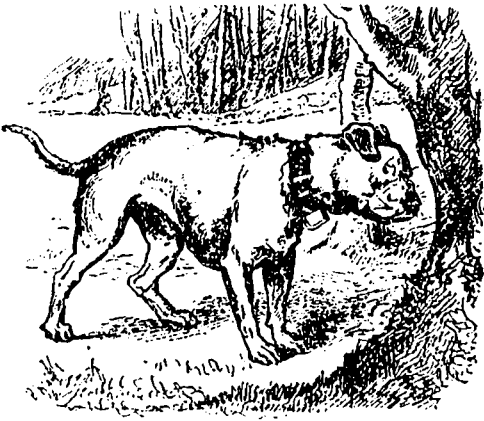
Marie. — Oh, magnifique, madame. Si vous aviez vu comme la servante envoyait promener sa maîtresse !

PAS D'IMPRUDENCE



Grande sœur. — Allons, Willy, ôtes-toi de ce hamac et vas-t'en à la maison. Tu sais bien qu'il n'est pas assez fort pour trois personnes !

HISTOIRE DE CHIEN



I

Un jour, le bel Oscar, un bull-dog de mes amis, vit entrer un lapin dans un terrier. Oscar était entêté et il se jura d'attendre l'animal jusqu'à sa sortie.



II

S'il avait regardé derrière lui, il aurait peut-être changé d'avis, mais on ne peut regarder partout, n'est-ce pas !

UN CHIANT DE BICYCLISTE

(Pour le SAMEDI)

Bicyclette légère, à monture d'argent,
Roule, roule toujours, sur le terrain brûlant.
Soulève la poussière en ta course rapide ;
Brille dans ce nuage, ainsi qu'au firmament
L'éclair qui s'échappe et parcourt le vide.
Roule, roule, toujours sur le terrain brûlant
Bicyclette légère, à monture d'argent :
Roule rapidement, sous la main qui te guide.

Mêle aux rayons dorés tes feux de diamant,
Et dans tes longs parcours, sonne joyeusement.
Sonne pour que l'oiseau qui te verra si belle,
Délaisse ses couleurs et son vide élément,
Délaisse le pouvoir que lui donne son aile,
Affronte la tempête effrayante et grondant ;
N'écoute que ma voix, bicyclette fidèle.

A. J. BEAULIEU.

LES QUATRE NEZ DE M. HUGUES

I

A Saint-Rémy et dans les environs, on parle encore et longtemps on parlera de Monsieur Hugues qui, cependant est mort bien avant 89. Cela prouve qu'il n'est pas indispensable pour qu'on parle de vous, d'avoir bâti les Arènes d'Arles.

Donc, ce Monsieur Hugues était barbier de son état. Pauvre état, mais qui, pourtant nourrissait bien son homme, car il était gras à fendre avec l'ongle. Et toujours de belle humeur. Quelle mine épanouie et quelle belle prestance ! Son nez disait éloquentement qu'il aimait le vin, Monsieur Hugues ! Ce diable de nez était, de droite et de gauche, flanqué de deux grosses protubérances, ce qui lui faisait trois nez rouges, lisses et luisants comme une tomate. A ce point que les vauriens, lorsque, au

LEURS IDÉES SUR L'IDÉAL



Ell. — Pour moi, le mari idéal c'est celui qui ne se fâche jamais, même quand le dîner n'est pas prêt à l'heure.

Lui. — Moi, je pense que la femme idéale c'est celle dont le dîner est toujours prêt à l'heure.

sortir de l'école, ils rencontraient ces trois nez par la rue, se gaussaient du barbier en lui criant :

— Le camus !... le camus !...

Oh ! ces enfants !... Mais comme il était bonasse, Monsieur Hugues, il ne s'en formalisait pas ; il en riait, au contraire, et faisait bien, car, de la sorte, il en avait fini bientôt avec les braillards et leurs braillardises.

S'il aimait le bon vin, Monsieur Hugues, il ne boudait pas aux perdreaux, surtout quand ils ne lui coûtaient rien. Ah ! le franc lippeur ! Pour un plat de gourmand, il eût renoncé, si bon chrétien qu'il fût, à sa part du saint Paradis. Qui sait tous les tours que lui joua la jeunesse d'alors pour le gratter juste où ça le démangeait. Sa gourmandise s'y laissait toujours prendre. Mon pauvre grand, dont Dieu ait l'âme ! le vieux Cadet Noël, que vous avez peut-être connu, et qui savait, de fil en aiguille, tout ce qui avait de si belle façon empourpré le nez de M. Hugues, nous a souvent conté celle-ci :

II

Un jeudi gras, quatre ou cinq jeunes gens s'en allaient dîner en goguette chez la Marie-Louise, qui demeurait au coin de la rue de la Trinité, près du Grand-Café, où, tous les jours que Dieu a faits, Monsieur Hugues, suivant la saison, prenait le frais ou le soleil, étant trop avare ou pas assez cossu pour prendre autre chose.

— Eh bien, Monsieur Hugues, lui dirent nos joyeux farceurs, le cœur ne vous en dit pas, voyons, de venir nous aider à tenir têts à quelques bécasses ?

— Passez votre chemin, leur répondit le barbier, et ne vous moquez pas du pauvre monde, car le bon Dieu vous punirait. Que venez-vous ainsi me mettre l'eau à la bouche, quand ma femme est en train de me tremper une soupe aux haricots ? — Ah ! tenez, c'est à vous prendre en grippe.

— Ne vous fâchez pas, brave homme, car, si vous le permettez, nous vous invitons...

HISTOIRE DE CHIEN — (Suite)



III

Toujours est-il qu'Oscar s'assit bien tranquillement et, les yeux fixés sur le trou noir où il avait vu passer son ennemie, attendit....



IV

...Dame, il attendit longtemps. La faim, la faim cruelle lui déchira les entrailles, mais il se dit : " Il aura faim avant moi, plus que moi." Et il attendit.

— Ah ! mes bons amis, vous m'en direz tant ! En vérité, vous êtes bien honnêtes... Eh bien ! tenez, puisque cela vous fait tant de plaisir, bien que le moulin ne tourne pas à souhait — on se fait vieux — ce n'est pas de refus. Et... j'espère qu'elles sont à point, ces bécasses ?

— Si bien à point, Monsieur Hugues, qu'en les secouant on en a fait tomber les plumes !

— Bien ! bien !

III

Là-dessus, ils entrent au restaurant, — pas tous, — car l'un d'eux, sous prétexte d'aller chercher du tabac pour sa pipe, va rejoindre un pauvre vieux tout dépenaillé qui se chauffait au soleil contre une colonne de l'église de la Trinité, qui est là tout proche. Il grignottait un crouton de pain dur qu'on venait de lui donner — car il mendiait son pain — et, de temps à autre, il tétait sa gourde de gueux, en fronçant le nez, preuve qu'il ne trouvait pas le lait bon.

— Brave homme, lui dit le jeune homme ; voulez-vous gagner vingt sous ?

— Vous dites ?

— Je vous demande si vous voulez gagner vingt sous ?

— Ah ! si vous me faisiez gagner vingt sous, j'en régèlerais ma gourde ! Oui, je veux les gagner. Mais, voyez-vous, je vous préviens, j'ai mes soixante dix ans, vienne la Madeleine. Je suis exténué. Si c'est pour rentrer du bois, serviteur ! Que faut-il faire ?

— Ce qu'il faut faire est bien simple. Un enfant le ferait... ou plutôt non, car il faut avoir, pour cela, de la barbe au menton.

— Ah ! pécaïre ! ce n'est pas la barbe qui manque ! Il y a plus de trois mois que je me suis fait couper le poil. Que voulez-vous ? On me donne bien quelque bout de pain de ci de là ; mais les monacos sont rares... Et pour amasser deux sous...

— Excusez si je vous interromps. Voyez-vous là-bas, à main droite, cette devanture peinte en bleu ?

— Ces plats à barbe en fer-blanc, que le vent balance et fait grincer comme une girouette ?

DURANT LES VACANCES



Ci, c'est la manière dont l'oncle Penoute a utilisé les vacances de son neveu le bicycliste.

que les voisins ne disent : "C'est rien, c'est Isabeau qui secoue son homme !"

—Faites vite, Monsieur Hugues, lui dirent les cinq compagnons.
—Et vous, pas de hâte, leur répondit le patient.

VI

Et il dévala du paradis pour entrer dans l'enfer de sa boutique. Forcé lui fut de se mettre à la besogne, et quelle besogne ! une barbe horripilante. Il faillit, le pauvre Monsieur Hugues, en avoir un coup de sang.

Il fit pourtant bonne contenance, mais la main lui tremblait. Une, deux, trois tournées de savonnette. L'écume en devenait noire. A chaque poil, il fallait, sur la pierre huilée, débrêcher le rasoir et lui refaire le fil. Et les bécasses refroidissaient ! Ah ! bien oui, elles refroidissaient ! Les cinq goulus surent bien les mettre au chaud.

Cependant, il vit la fin, notre pauvre martyr, de la bonne barbe de dix sous, juste au moment où les jeunes gens voyaient la fin des bécasses et se levaient de table. Persuadé que ses hôtes auraient mis sa part de côté, il s'en revint, Monsieur Hugues, pressé comme un fiancé et tout en nage. Il n'y avait plus personne à table, et la grande jatte était netto comme la main. Ah ! il eut un nez ! Un et trois qu'il avait déjà, cela fit bien quatre !

Depuis lors, on ne parle plus à Saint-Rémy et les environs, que des quatre nez de Monsieur Hugues.

Traduit du provençal par

EMILE BLAVET.

PAS DANGEREUX

Le malade.—Moi, docteur, j'ai la mauvaise habitude de parler dans mon sommeil. Que faudrait-il faire pour empêcher cela ?

Le docteur.—Vous couchez seul ?

Le malade.—Oui, docteur.

Le docteur.—Alors, je ne vois pas trop pourquoi parler dans votre sommeil soit une affaire sérieuse. A la bonne heure, quand il s'agit de faire arrêter de parler les gens, quand ils sont réveillés.

SON CHOIX

La maman.—Je vois que ton petit frère a une toute petite pomme. Lui as-tu donné à choisir, au moins, comme je te l'avais dit ?

Le petit Claude.—Oui, maman ; je lui ai dit comme ça qu'il pouvait prendre la plus petite ou pas du tout, alors il a pris la petite.

RIEN PERDU

Madame.—Il y a des gens qui cassent et perdent tout quand ils démangent. Quand nous sommes venus ici, nous, rien n'a été perdu. N'est-ce pas, Georges ?

Monsieur (avec un gros soupir).—Non, rien ! Pas même belle-maman.

C'est la meilleure ! Le Rénovateur Végétal Sicilien pour les cheveux, de Hall, enlève les pellicules, rend le cuir chevelu net et les cheveux souples et faciles à arranger.

—C'est cela même.
—La boutique qui me fait tant envie ? Ah ! si j'avais deux sous !
—Vous voyez aussi cette fenêtre qui fait face à la maison du barbier, pas la verte, l'autre !
—Eh bien ?
—Vous allez, dès à présent, ne pas la perdre de vue. Ecoutez moi : quand, de cette fenêtre je vous ferai signe, vous entrerez chez le barbier pour vous faire nettoyer la face, car je vois que cela ne vous fait pas de peine. — "Il faut que vous me rasiez, direz-vous, et presto, car j'en ai grand besoin, vous le voyez : et piano, car si vous vous pressiez trop, vous me mettriez la figure en sang." — On vous dira d'attendre, que le barbier sert une pratique en ville, qu'il va venir en un clin d'œil ; vous répondrez que ce n'est pas possible, que vous êtes pressé, que vous avez à faire, que vous donnerez cinq sous, dix au besoin. Et pour que la besogne se fasse vite et comme il faut, vous lui compterez, avant qu'il vous entreprenne, les beaux dix sous tintants. Tenez, en voici trente. Et si je suis content de vous, il y aura le pourboire par dessus le marché. Je ne vous en dis pas plus long.
—C'est inutile. Oh ! bonne pâte de jeune homme, c'est le bon Dieu qui t'envoie ! Dieu te le rende, mon ange. Donne cette main bénie, donne que j'y pose un baiser. Merci. Soyez tranquille. C'est fait.

IV

La table était servie. La Marie-Louise, toute flambante au comptoir comme une reine sur son trône, était en émoi, et ne perdait pas de l'œil la broche qui tournait et n'attendait plus que la flamme du dernier sarment. Que sera ce au goûter, grand Dieu ! si déjà le seul parfum met en telle fête les trois nez de Monsieur Hugues.

Ils s'attablèrent tous les six.

—Si dans la vie, se disait notre barbier frétilant d'aise, il n'y a que trop d'eau bouillie et de haricots, il y a bien, de ci de là, quelques beaux jours... et quelques bonnes âmes ! Ah ! tron dé l'air ! bon pain, bon vin, bonne mine d'hôtesse... et de fines bécasses !

On pelotta d'abord, en attendant partie, avec des olives à la poivrade, avec de ce beurré exquis que donnaient les vaches si dodues des Trinitaires, avec des radis, avec des saucissons de chez le Poilu, qui les faisait si bien et en débitait tant à Arles. Et v'lan ! ça raiguise les dents, tout ça ; et ça fait lamper dur et pur le vin, le bon vin de la Crau ! Ah ! bien sûr, il ne regrettait pas, Monsieur Hugues, la soupe et la ratatouille d'Isabeau !... Pais on met sur la table une "bohémienne" (1) où l'hôtesse n'avait rien oublié, un plat réussi ! Enfin, on arrivait au moment solennel : on allait servir le rôti, quand, tout à coup, Madame Hugues, du seuil de sa boutique :

—Hugues ! Hugues ! cria-t-elle, descends vite. Une bonne barbe, m'entends-tu ?

V

Et la servante apportait le rôti, un rôti de prince qui fumait dans la grande jatte.

Ah ! ah ! ah ! mon Dieu ! sauf ses trois nez, toute la face de Monsieur Hugues devint pâle, sans dessus dessous. Et la sueur lui perlait au front.

—Un moment, Isabeau ! me voilà, cria-t-il de la fenêtre. Au nom du ciel, un moment !

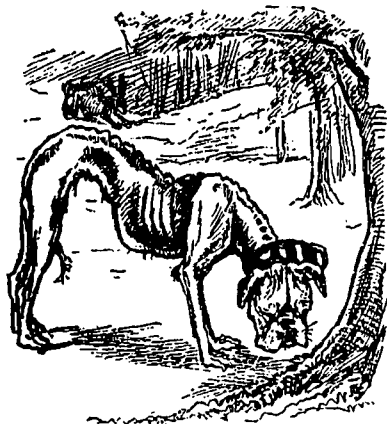
Isabeau, je dois vous le dire, était très avare et quelque peu cancre. Et puis elle portait les culottes. Et quand elle parlait, son Hugues, pas plus gros qu'un pois, n'osait pas dire que son âme fut à lui. Il s'agissait, savez-vous, d'une barbe de dix sols ! La chose en valait bien la peine ! Pour gagner dix sols, il fallait faire cinq barbes !

—Gros sensuel, dit-elle, viens, ou je vais te chercher, moi !

Que voulez-vous, le pauvre Monsieur Hugues, mourant, quitta cette table où il becquetait, gardant tout son appétit pour le plat de la fin. Il fallut donc obéir. Vous comprenez bien qu'il ne se passait pas de semaine

(1) Plat du Midi.

HISTOIRE DE CHIEN — (Fin)



V

Sa belle rotundité disparut, il se levretta au point de devenir, lui si robuste, élancé comme un chien courant, mais qu'importe.



VI

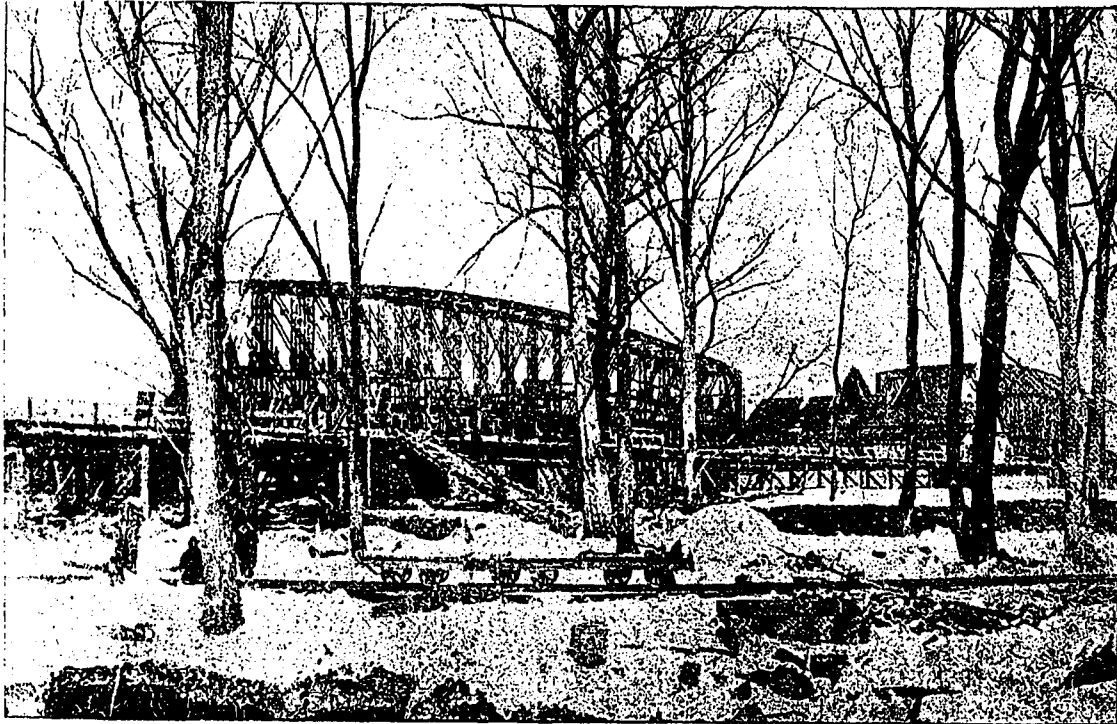
Oscar est mort au champ d'honneur, et son ex-ennemi, devenu une infinité de fois grand-père, raconte, souvent encore, cette touchante histoire à sa progéniture.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

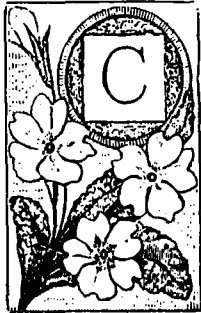
contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



PONT DU TRANSIBÉRIEN, SUR L'IMA.



EST en mai 1891 que commencèrent, pour se continuer depuis sans interruption, les travaux du Transsibérien.

Tout a été sacrifié à la grande rapidité d'exécution dans cette œuvre vraiment extraordinaire; passer d'abord, on verra plus tard à parfaire la voie si besoin est, si bien que, le jour où le dernier rail aura été boulonné, si le nouveau chemin est peut-être insuffisant pour un trafic sérieux, toute son importance politique aura été atteinte et les deux extrémités de l'immense empire du tsar seront réunies, la route de Chine créée et la Russie, maîtresse de cette route, en mesure de l'améliorer à loisir.

À la fin de 1896, les trains partis de Tchéliabinsk, tête de ligne au pied de l'Oural, atteignaient déjà Krasnoïarsk, ville florissante et riche que sa situation sur l'Émisséï appelle à un développement considérable.

De Krasnoïarsk à Kanish, la voie est également ouverte à la circulation des convois, mais les trains n'y passent qu'irrégulièrement.

De Kloutchi à l'Oussouri, c'est-à-dire du centre de l'Asie russe à la région du Pacifique, cent mille hommes sont, sans relâche, attelés à la colossale besogne; ouvriers libres et forcés soudent les différents tronçons et au milieu des immenses étendues sibériennes, se dirigent vers l'Amour. Strietensk et Khabarowka, reliées pendant l'été sur le fleuve Amour et sur la Chilka, son affluent, par un service de bateaux à vapeur fonctionnant régulièrement, seront les deux extrémités provisoires de la ligne en attendant que soit établie, sur le territoire chinois, une communication directe avec le chemin de fer de l'Oussouri partant de Strietensk.

Il est à présent certain, qu'en juillet 1898, des voyageurs, venus de Moscou ou de Saint-Petersbourg, atteindront, sans descendre de wagon, le lac Baïkal, au sud duquel la ligne, devant le contourner d'Irkoutsk à Mysowsk, est négligée momentanément.

D'une rive à l'autre du Baïkal, de grands "ferry boats", assez puissants pour briser les glaces en hiver, transporteront les trains entiers.

Ces navires, à deux hélices et d'une jauge de 4,000 tonneaux, possédant une machine de 4,750 chevaux-vapeur, pourront transporter un train de vingt-cinq wagons à une vitesse de 22 verstes $\frac{1}{2}$ à l'heure, soit trois heures de traversée entre les deux tronçons du Transsibérien, distants l'un de l'autre de 60 verstes (16 lieues).

Sur l'Amour, à égale distance à peu près de Strietensk et de Khabarowka et à l'embouchure de la rivière Zeïa, une ville importante, Blagovestchensk, s'est fondée, en plein pays des mines d'or.

À partir de Khabarowka, l'Oussouri reçoit de nombreux torrents et aucune partie du Transsibérien n'a nécessité autant de travaux d'art, ponts, remblais et tranchées. Il tombe dans cette vallée une énorme quantité de pluie et les inondations y sont fréquentes; cette région, qui appartient géographiquement à la Chine, possède des forêts immenses avec des arbres de 120 pieds de hauteur auxquels des lianes et des pampres de vignes sauvages donnent, malgré la rigueur des hivers, un aspect quasi-tropical. Elle constitue la grande route naturelle conduisant de la vallée de l'Amour au grand port russe du Pacifique, Vladivostok.

Trois magnifiques ponts, parmi ceux construits sur les rivières Khor, B. kin et Ima, se distinguent entre tous par leurs dimensions et leur bizarre mode de construction.

En effet, c'est pendant la période de congélation des eaux que l'on avance le plus les travaux. Autour de l'emplacement où ont été assises les fondations de la pile, on construit pour les ouvriers, sur la surface gelée, une immense maison de bois, à l'intérieur de laquelle, à l'abri du froid, de la neige, des intempéries, ils accomplissent leur besogne. La débacle

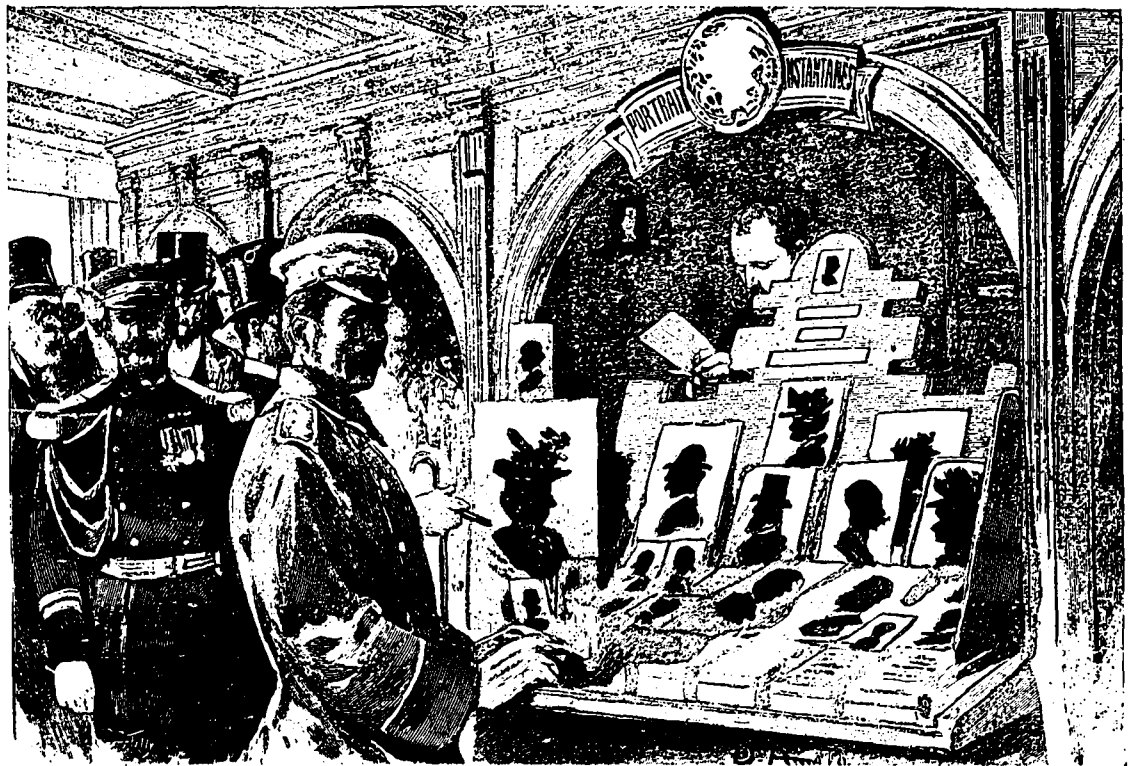
survient qui emporte l'atelier improvisé, mais les piles restent, prêtes à recevoir le long tablier métallique de 120 sagues (256 mètres) fourni par les usines russes de l'Oural et du Donetz.

C'est le pont sur l'Ima que représente notre gravure.

Vladivostok! Quand, après dix jours passés dans les wagons du Transsibérien, les voyageurs entendront ce nom et descendront dans cette Constantinople de l'Extrême-Orient, l'émotion ne pourra manquer d'être grande.

Fondée en 1861, dans le détroit qui sépare l'île Kozakewitch de la terre ferme, cette ville s'est développée avec une rapidité extrême; son climat étant, quoique rude, moins rigoureux qu'on ne le pourrait supposer. L'achèvement du Transsibérien, l'ouverture du Transmandchourien, la consacreront définitivement. En ce moment, elle possède des maisons de commerce dont l'une, appartenant à Mr Tchourine, a créé, à Blagovestchensk, un entrepôt n'ayant pas coûté moins de 2 millions de francs de construction et d'aménagement.

Le roi de Siam, arrivé à Paris le 11 septembre, a fait, dans la capitale de la France, un séjour de courte durée, mais bien rempli, au point que Sa Majesté Siamoise a déclaré de bonne fois qu'un pareil programme de fêtes, s'il avait duré trois jours de plus, l'aurait infailliblement conduit au tombeau.



LE ROI DE SIAM A LA TOUR EIFFEL.



LES SOLDATS CYCLISTES AUX GRANDES MANŒUVRES.

Vêtu d'une tunique blanche, brodée d'or sur fond bleu foncé au collet et aux manches, d'un pantalon bleu à bandes d'or, coiffé d'un casque colonial blanc surmonté d'un panache de même couleur, le roi de Siam porte le grand cordon de la Légion d'Honneur.

Il habite, durant son séjour à Paris, l'Hôtel de Grammont dont les vastes et somptueux aménagements conviennent parfaitement à la majesté du souverain asiatique.

Arrivé le samedi, S. M. Chulalongkorn visitait, dimanche matin, l'Hôtel des Invalides avec le pèlerinage de rigueur au tombeau de Napoléon I^{er}. Ensuite, il accomplissait l'ascension de la Tour Eiffel, prenant une tasse de thé à 300 mètres au-dessus des bords de la Seine, apposant sa signature sur le registre des visiteurs et recevant, avec une très visible satisfaction, de l'administration de la Tour, une médaille commémorative de sa visite. Aux petites boutiques de bibelots installées sur la deuxième plateforme, le roi et sa suite se sont livrés à de nombreux achats ; mais ce qui les intéressa le plus, ce fut les talents spéciaux de l'artiste découpant, dans du papier noir, des portraits à la silhouette. Le roi, qui, malgré ses nombreuses poses devant tous les objectifs européens, ne possédait pas encore son effigie sous cette forme d'ombre chinoise, s'empressa de poser, recevant, après cinq minutes d'immobilité, un profil fort ressemblant.

Nos lecteurs du SAMEDI pourront assister, sans quitter leur fauteuil, à cet épisode, un des plus curieux à coup sûr du passage de S. M. Siamois à Paris.

* * *

La bicyclette, qui envahit tout, vient d'être l'objet, sous une de ses faces les plus intéressantes, d'une expérience absolument concluante lors des grandes manœuvres du nord de la France.

Le général de France, commandant l'un des corps d'armée, ayant envoyé le 1^{er} escadron de cavalerie seule au devant de l'armée ennemie, le général Treymuller, commandant cette division et n'ayant que huit escadrons de dragons et de chasseurs à opposer aux trente-deux escadrons du 2^e corps, put avantageusement se servir, grâce à son transport rapide, de la section de vélocipédistes militaires.

Déjà, le ministre de la guerre, dans sa visite des cantonnements, ayant rencontré les cyclistes combattants du 1^{er} corps d'armée, avait donné au lieutenant de ce peloton l'ordre de lui servir d'avant-garde jusqu'à Lillers, et les chasseurs-cyclistes s'étaient, à merveille, tirés de ce très honorable mais difficile et délicat service. Mais, le lendemain matin, au moment où le général Billot, ministre de la guerre, se porta sur le réseau extrême d'exploration de la 1^{ère} Division, il se trouva encore en présence du peloton de cyclistes, à la hauteur des vergers du village de Wauquetin et le conserva avec lui. Bien lui en prit, car un escadron du 20^e régiment de dragons, s'avancant hardiment et persuadé qu'il n'avait rien à redouter de la cavalerie à cette distance, se précipita au galop sur l'état-major. Il

fut salué, à moins de deux cents mètres, par deux salves de mousqueterie qui auraient indubitablement désarçonné les cavaliers et tué les chevaux. C'était le peloton de cyclistes qui, prenant la place de la cavalerie absente, venait d'empêcher la cavalerie ennemie d'accomplir son hardi coup de main. La très heureuse détermination du général de France de jeter de l'imprévu dans la manœuvre a démontré ce qu'on était capable de faire avec trente hommes seulement, lesquels, après avoir pédalé par des chemins boueux et caillouteux, ont pu se trouver à point nommé là où rien ne pouvait faire soupçonner leur présence.

Nul doute que cette nouvelle force serait extrêmement redoutable dans les combats d'avant-garde.

LOUIS PERRON.

UN BON GARÇON

Le curé.—Tiens, c'est toi, Henri ! Es-tu toujours bien sage ?

Henri.—Oui, m'sieu l'curé.

Le curé.—Es-tu toujours gentil avec ta maman ?

Henri.—Oui, m'sieu. Hier je l'ai bien aidée.

Le curé.—Ah, c'est bien ! Qu'as-tu fait ?

Henri.—Je l'ai aidée dans son lavage. Elle disait comme ça qu'elle ne pourrait pas le finir si je ne mangeais pas une noire plutôt. Alors moi j'ai mangé tout de suite.

SIMPLE RÉFLEXION D'UN CÉLIBATAIRE

—Le diable a probablement dit à la femme que manger de la pomme était excellent pour son teint.

PAS POLIS

Billandeau.—Si ces gens-là n'agissent pas mieux envers moi qu'ils ne l'ont fait, ils peuvent bien être certains qu'ils ne m'auront pas ce soir à leur souper.

Quiquengrain.—Que faut-il donc qu'ils fassent pour que vous y alliez ?

Billandeau.—M'inviter !

RIEN D'IMPOSSIBLE

l'lic.—Je pense que nous nous sommes déjà rencontrés.

l'loc.—Ça se pourrait bien, je suis collecteur.

BONHEUR IMPARFAIT

Gorenflot.—Cette nuit, voilà t-il pas que je rêve trouver un vingt piastres !

Pitanchard.—Ce que tu as dû être heureux !

Gorenflot.—Pas complètement ; je me suis réveillé avant d'avoir pu prendre un coup.

MANUEL DE L'ÉDUCATION



“ Si votre mari s'est mal comporté envers vous, ne faites rien paraître en public, mais profitez du moment où vous êtes seule avec lui pour le lui faire comprendre.”



VIENS !

Viens nous te montrerons cette mer fortunée,
Aux doux ciel, aux flots bleus, la Méditerranée ;
Où vingt peuples divers vont se donner la main !
Table du grand banquet pour la famille humaine !
Toute d'eau que déjà la parole lointaine
Traverse sur un fil d'airain !

Viens nous te montrerons nos plaines infinies,
Comme pour la charrue à l'avance aplanies...
Et nos sombres forêts, aux rameaux si touffus,
Que l'on y voit, dit-on, des cadavres de chênes
Aux bras de leurs voisins, comme à de fortes chaînes
Depuis des siècles, suspendus !

Viens donc, viens ! tu verras, d'une caresse ardente
Notre soleil d'Afrique étreindre son amante !
Quelquefois à tes pieds tu verras courir l'eau ;
L'eau tour-à-tour prodigue, et tour-à-tour avare ;
Torrent que seul dirige un caprice bizarre ;
Tantôt mer, et tantôt ruisseau !

Aujourd'hui, fleuve altier dans les gorges profondes
Il fait tonner au loin le chaos de ses ondes...
Demain tu le verras balancer dans son lit
Des bosquets verdoyants, des fleurs fraîches écloses ;
Fleuve embaumé roulant des flots de lauriers-roses
Entre deux rives de granit !

CH. MARIE LEFÈVRE.

ZOHRA

CONTE ARABE

Ali devint tout de suite amoureux de Zohra. Zohra était une petite gardeuse de moutons et Ali un fils de grande tente. Mais la bergère ne voulut pas du noble cavalier.

Voyant qu'il ne pouvait arriver à se faire aimer par les moyens ordinaires, le jeune homme songea à recourir aux sortilèges. Il prit son meilleur cheval et ses plus belles armes, vêtit des burnous scintillants d'or et s'en alla par les bois et les champs à la recherche de Tekfa, la sorcière dont on lui avait souvent parlé et qui passait pour être plus savante et plus rusée qu'une femelle de renard.

Il marcha en vain pendant vingt-sept jours, le vingt-huitième, las et découragé, il se coucha au pied d'une touffe de lentisque, résolu à se laisser mourir là. Et, comme il était très fatigué il s'endormit.

C'était l'aube. Des oiseaux chantaient dans les herbes. Une brise légère, apportait des lointains rivages, l'âcre senteur des sables qu'elle avait ébourrés. Ali reposait parmi la mousse humide, inconscient et insensible.

Soudain, d'un buisson, dans un grincement de branches froissées, surgit une bizarre petite vieille, casée, ridée et contrefaite étrangement. Elle était entortillée dans une mauvaise gandoura toute noire de crasse, toute hachée de déchirures et si courte qu'on voyait ses jambes maigres jusqu'au dessus des genoux. Sa bouche édentée s'ouvrait dans un malin sourire. Elle trottinait si drôlement, sur la pointe de ses pieds nus, avec un dandinement de son corps plié en deux, qu'on aurait dit un de ces gros oiseaux carnassiers inhabiles à marcher et qui semblent vouloir tomber à chaque pas qu'ils font. Elle s'approcha du dormeur et lui posant sur le front son doigt crochu, l'éveilla.

“ Je suis Tekfa, dit elle. J'ai appris que tu voulais me voir et je suis venue. Quel est ton désir ? Parle.” Et, comme Ali, les yeux lourds encore de sommeil ne répondait pas : “ Je sais, mon beau cavalier. Tu aimes Zohra, la mignonne bergère et tu serais bien heureux qu'elle partageât ton amour... Ecoute. Je vais te donner le talisman victorieux de toutes les hésitations, de toutes les pudeurs. Si malgré cela, elle résiste encore, c'est qu'elle sera bien ridicule et bien sotte.” Elle disparut un instant dans son buisson, puis revint tendant au jeune homme stupéfait un bouquet éblouissant de pierreries. “ Ce sont des fleurs de ma fabrication, sur-surra la petite vieille. Ça ne coûte pas cher, va. Tu peux les accepter sans remords. Apporte cela à ta jolie cruelle et reviens me conter si le présent a produit son effet. Au revoir.”

Lorsque Ali déposa aux pieds de Zohra cette brassée de richesses, celle-ci éclata de rire. “ Rapportez cela où vous l'avez pris, fit-elle. J'ai des marguerites et des coquelicots pour me parer. Que voulez-vous que je fasse de tout ce clinquant dont le scintillement m'aveugle et m'agace ? ”

Le pauvre amoureux, dépité, s'en fut retrouver la vieille et lui exposa son aventure. “ Oh ! oh ! il paraît que la petite est entêtée, s'écria Tekfa, et qu'il faut en venir aux moyens extrêmes. Je te donne pendant trois

fois vingt-quatre heures le pouvoir de créer d'un geste tout ce qu'il te plaira. Va. Et bonne chance.”

Ali retourna dans le champ où Zohra gardait ses moutons. Il fit un signe et la plaine fut couverte tout-à-coup de troupeaux innombrables. “ Tout cela est à toi, dit-il à la jeune fille. Veux-tu m'aimer ? — Non, répliqua-t-elle avec un haussement d'épaules.”

Le malheureux amant passa le reste de la journée à chercher ce qu'il pourrait bien offrir encore. Le lendemain, comme elle menait ses bêtes au pâturage, Zohra vit se dresser brusquement devant elle un magnifique palais dans lequel on voyait, aux travers des arbres feuillus qui l'entouraient, aller et venir des centaines de serviteurs portant des mets et des fruits sur des plats d'or. La pauvre ne voulut pas se donner en échange de ces choses. Et Ali se jetant sur la terre, pleura jusqu'au soir, à longs sanglots.

Le troisième jour, il fit surgir de la glèbe nue une ville colossale dont les minarets et les coupes se dressaient sur le ciel à des hauteurs de vertige. Puis il pria Zohra d'en être la sultane. Elle eut un sourire de pitié et murmura : “ Ce que j'aime, ce sont les fleurs des champs, les oiseaux chantant par les feuilles et surtout — oh ! surtout — les blancs papillons qui me caressent la joue de leur aile.”

Alors le fils de noble race alla supplier la sorcière de le changer en papillon, ce à quoi elle consentit. Mais quand son vol humide et hésitant l'eut ramené à la prairie, Zohra n'y était plus. Et il ne la revit jamais...

* *

Maintenant il est très vieux, très vieux. Ses ailes sont toutes grises. Et il ne sort point le jour, dédaigneux du parfum des brises et des sourires des corolles. Seulement, parfois, le soir on peut l'apercevoir tourbillonnant autour des lampes, éperdument. Les lumières l'éblouissent et l'attirent. Elles lui rappellent, ces clartés, les yeux vainqueurs de Zohra, bergère qu'il a tant aimée et qui n'est plus. Et s'il avait la force de monter jusqu'aux étoiles, il irait voir si ce ne sont pas ses prunelles qui flambent tout là-haut, dans les plaines d'azur calme...

PAUL MILIANE.

L'amour des bêtes n'est souvent qu'une forme de la misanthropie.

EDOUARD ROB.

LE DANGER DES MIROIRS



Jéroboam. — Enfin, massa Samuel, comment ça fait-il que j'ai enco pédu ?
Samuel. — Pôablement, massa Jéroboam, pacc que vous y sait pas joué.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

IX

(Suite)

Et, avec un soupir de soulagement :

— Tout de même, c'est veinard que tu te sois trouvé là. . .

— Je ne puis faire pour toi autre chose que ce que je t'ai dit.

— Oh ! tu seras gentil jusqu'au bout. Tu n'oublieras pas que tu me dois la vie. Et si tu l'oublies, au besoin, tu te souviendras que si on me pince, j'aurai bientôt fait de raconter au quart-d'œil d'abord, au curieux qui m'interrogera ensuite, que tu as dévalisé la villa du général avec Bibi ; sans compter les lapins, les poules et les poulets. . ., sans compter le reste, aussi, acheva le bandit avec un sinistre sourire. . .

— Le reste ? fit Charlot, relevant la tête.

— Oui, l'homme de Mantes, le jardinier, tu sais bien, que tu m'as aidé à l'assommer ? . . . Ah ! t'as la mémoire courte !

— Tu prétendrais ?

— Oui. Je me gênerais peut-être ?

— Misérable ! voleur et assassin !

— Des injures ? Merci. Tu n'es pas généreux de faire payer le pain que tu donnes. Criquet est plus gentil que toi.

— Criquet ! fit Charlot, repris tout à coup de son affection pour l'ancien compagnon de ses souffrances.

— Oui. En voilà un qui fera un bon pingre plus tard. Ah ! par exemple, voilà ! il ne sera pas fort pour le surin.

— Qu'est-il devenu, mon pauvre Criquet, et qu'en as-tu fait ?

— Il a bouloté la galtouze du général avec moi, à Paris. Puis, avec moi aussi, il est revenu chez le général, dans l'espoir que nous pourrions y toucher nos coupons semestriels. Il s'est tiré des jambes, comme moi, parce qu'il faisait le guet. Mais je ne l'ai pas revu.

Borouille avait achevé son morceau de pain.

Il se releva.

— Alors, mon vieux poteau, voilà ce que je veux de toi. . .

Il ne proposait pas. Il ne demandait pas. Il exigeait.

— Tu es berger dans la grosse ferme qu'on aperçoit là-bas ?

— Oui, depuis que je t'ai quitté.

— Où couche-tu ?

— Dans la bergerie.

— Il y a bien de la place pour deux dans ton lit ?

Charlot ne répondit pas.

L'autre le secoua :

— Tu n'as pas entendu ?

— Que demandes-tu, en somme ? Parle, explique-toi.

— Je veux que tu me caches pendant quelques jours et que tu me nourrisses. Personne ne s'en doutera. Je ne bougerai pas. Je te le promets. Du reste, j'ai tout intérêt à ne point me montrer. Je te l'ai dit et je le répète, les gendarmes sont sur mes traces et j'en ai vu hier se défilier dans la forêt. C'était pas pour y chercher des champignons, je suppose. Après, quand je serai resté caché là quelque temps et qu'on ne pensera plus à moi, tu me donneras les quinze francs que tu m'as promis. Je prendrai le train et tu ne me verras plus.

— Tu me le promets ?

— Je le promets !

— Jure !

— Je le jure !!

— Eh bien ! soit. Rentre sous bois. Va en face de la ferme et attends la nuit dans les broussailles. J'irai te chercher.

— Je compte sur toi, mon vieux frangin.

Borouille fit quelques pas pour s'éloigner.

Tout à coup il s'arrêta, et toujours souriant de ce sourire mauvais et cynique qui lui était habituel :

— A propos, tu ne me parles pas de Bertine ?

— Je n'ai rien à t'en dire.

— Dis-moi, du moins, ce qu'elle est devenue. . .

— Peu t'importe !

— A ton aise !

Mais Charlot réfléchit que Borouille la verrait bien vite, Bertine.

— Elle est à la ferme, avec moi !

— Ah ! Ah ! Monsieur la cache !

— Alors Charlot, le front plissé, les yeux brillants, se rapprocha de Borouille, très près, et dit d'une voix sourde :

— Si tu la touches, si tu lui parles, souviens-toi bien que j'ai toujours sur moi mon couteau, dont tu connais la pointe ; je te le plante dans le ventre, sans hésiter.

Et les deux jeunes gens, — les deux hommes — se regardaient, les yeux chargés d'une haine terrible.

Lorsque Charlot fit rentrer ses moutons à la Pierre-de-Marbre, le soir venu, il rencontra Bertine qui traversait la cour.

La jeune fille fut frappée de son air préoccupé, de sa tristesse :

— Mon Dieu, qu'est-ce que tu as, Charlot ?

— Tout à l'heure, je te le dirai.

Quand le troupeau fut dans la bergerie, il fit signe à Bertine, et tous deux s'éloignèrent.

— Comme tu es mystérieux ! fit-elle en essayant de sourire.

Mais elle se tut, en le regardant. Vraiment sa figure ne prêtait pas à rire. Elle était bouleversée, dure et presque méchante.

Alors elle craignit d'avoir encouru quelque reproche :

— Tu n'as rien contre moi ?

— Oh ! non, oh ! non, ma Bertine.

Il l'embrassa avec une sorte de fièvre, puis tout de suite à voix basse, il lui raconta l'arrivée de Borouille.

Elle l'écoutait, toute pâle.

— Voilà ce que j'ai promis, dit-il, et je ne pouvais faire autrement. Si Borouille était pris, il exécuterait ses menaces. J'en suis sûr. Et nous serions perdus.

— Oui ! oui ! tu ne pouvais faire autrement. Et pourtant j'ai peur, j'ai peur !

Charlot, nous l'avons dit, couchait à la bergerie, et Bertine avait son lit dans une petite pièce retirée, tout au fond de l'étable voisine. Celle-ci communiquait par une porte avec la bergerie et le tout était éclairé par des lucarnes percées dans le toit qui descendait, vers le jardin potager, presque au niveau de leur tête.

Bertine n'avait donc rien à craindre de Borouille. Du reste, Charlot la protégerait au besoin comme il l'avait protégée déjà et Bertine, aussi, était bien résolue à se défendre.

Quand la nuit fut descendue et que tout le monde fut couché à la ferme, Charlot, qui était à la bergerie, frappa doucement à la porte de l'étable.

Une voix, dans le fond, lui répondit :

— C'est toi, mon Charlot ?

— Tu ne dormais pas ?

— Oh ! non.

— Je vais le chercher. . .

— Va, et à la grâce de Dieu !

Charlot sortit, traversa la cour, en longeant les bâtiments et une fois dans les champs se mit à courir vers les bois.

Il n'eut pas besoin d'aller jusque-là.

Il rencontra Borouille en chemin.

— Je t'attendais, fit le gremlin. Et je commençais à trouver le temps long.

Ils ne prononcèrent plus un mot jusqu'à la ferme. Papillon, qui sentait son maître, n'aboya pas. Il gronda seulement à la vue de Borouille, mais Charlot le fit taire par quelques caresses.

— Couche-toi dans mon lit, fit Charlot.

— Et toi ?

— Ne t'inquiète pas de moi.

— Monsieur ne veut pas coucher avec son ami Borouille ? Monsieur est aristocrate ? Monsieur fait le dégouté ? Ce sera comme monsieur voudra.

Charlot alla chercher deux ou trois bottes de paille, les jeta devant la porte de l'étable, et s'étendit dessus.

Il fut longtemps avant de s'endormir. De noires idées l'assaillaient. Quant à Borouille, exténué par des nuits sans sommeil, il ne s'était pas plutôt senti dans la moiteur de la bergerie que le sommeil l'avait envahi brusquement.

Il était tombé sur le lit de Charlot et ronflait.

Le matin, avant le lever du jour, Charlot était debout. Borouille dormait toujours, mais cette fois d'un sommeil plus agité.

Il brandissait ses robustes poings et ses lèvres proféraient des menaces.

Charlot le secoua.

Le bandit se dressa, effaré.

— Hein ! La police ! La police !

En une seconde, il eut à la main, tout ouvert, un long couteau qui ne le quittait pas.

— Non, dit Charlot, très calme. La police n'est pas là. C'est moi Charlot, qui te réveille parce qu'il faut que tu t'en ailles.

— Ah ! oui, fit l'autre, calme, se souvenant.

Et tout de suite, goguenard et raillant :

— C'est rien rupin chez toi, on dort comme une souche. . .

— Souviens-toi de ce qui est convenu. . . la nuit, ici. . . le jour, dans les bois.

C'est bon, c'est bon, je m'en vais... Mais tu ne me laisseras pas décaniller sans me faire tortorer un morceau de fringue...

—Voilà du pain.

—As-tu aussi un peu de perlot ? Je voudrais griller une sibiche...

—Je ne fume pas.

—Monsieur est sans défaut. A ce soir, monsieur.

Il se dirigea vers la porte, mais il regardait partout, autour de lui.

—Dis donc, Charlot ?

—Quoi ?

—Bertine ? Où couche-t-elle ?

—Qu'est-ce que cela te fait ?

Mais Borouille avait aperçu la porte de l'étable. Il comprit.

—Ah ! bon, dit-il, c'est là. Je ne pourrais pas lui présenter mes devoirs ?

—Va-t-en !

L'autre sortit enfin, les mains dans les poches, d'un pas traînard.

—Ce soir, dit-il, tu n'auras qu'à laisser la porte ouverte. Maintenant que je suis venu une fois, je reconnaitrai facilement mon chemin.

Et il disparut dans la nuit, se dirigeant vers la forêt.

Il était à peine sorti que Bertine ouvrait la porte de l'étable.

—Il n'est plus là ?

—Non, dit Charlot, sombre.

—Mon Dieu, il nous arrivera malheur, sûrement, Charlot.

—Oui, je le crains comme toi, Bertine, mais que faire ?

—Que faire ? répéta l'enfant, en hochant la tête.

X

Le désespoir régnait à la Pierre-de-Marbre.

Les sommations avaient cessé. Le percepteur n'envoyait plus ses papiers bleus ou verts pour réclamer à Jean Violaines les 2,588 francs que Borouille avait coûtés au département, mais l'huissier avait pris la place du percepteur et les frais avaient commencé. Violaines voyait tous les jours l'abîme se creuser sous ses pieds, et il s'y sentait poussé par une force surhumaine contre laquelle il ne pouvait se défendre.

Il avait voulu emprunter à des amis, fermiers comme lui, mais à beaucoup d'entre eux il devait déjà de fortes sommes. Et ils étaient gênés. Ils refusèrent.

Vendre, ce n'était plus possible, nous l'avons dit.

Alors ils attendirent, tête baissée, comme de pauvres condamnés qu'ils étaient, le dernier coup qui devait les abattre.

Quand la saisie fut faite, Jean Violaines pourtant se révolta.

—Je vais aller trouver le père ? dit Jean à sa femme.

—Hélas ! murmura-t-elle.

—Oui, je sais bien, mais il se laissera peut-être attendrir... c'est si grave, cette fois !...

—Va, mon pauvre homme, va ; j'ai bien peur, seulement, que tu me reviennes plus triste et plus désespéré...

Il sortit. Il alla chez le père Violaines.

Celui-ci était au coin de son feu, à se chauffer les jambes.

Il se retourna en entendant ouvrir la porte.

—Ah ! ah ! Qu'est-ce que tu veux, toi, pour me déranger ?...

—Mon père...

—Oui, oui, je devine... On a pratiqué la saisie, hein ? A bientôt la vente... J'y assisterai, ne crains rien... On a si peu de distractions à la Pierre-de-Marbre que je me ferais un scrupule de manquer celle-là.

Et il se mit à tisonner en ricanant.

—Mon père, dit Jean Violaines en tremblant, vous savez qu'on va vendre notre ferme si vous n'intervenez pas !

—Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? On vendra ta ferme, mais la maison où je suis m'appartient. Personne n'a le droit d'y mettre le pied. Moi, je suis tranquille ici pour jusqu'à la fin de mes jours.

—Et cela ne vous causera pas de peine de voir à un autre, à un étranger, la ferme où vous avez grandi, où s'est écoulée votre jeunesse, où vous vous êtes marié...

—Rien, rien du tout.

—La ferme qui appartenait à votre père, à votre mère.

—Rien. Laisse-moi tranquille. Brisons-là !

Ils étaient sortis. Arrêtés sur le seuil, ils parlaient très haut, presque sur le ton de la menace.

Des ouvriers de la ferme, dans les champs voisins, les écoutaient.

—C'est mal, mon père, c'est mal.

Le vieux continuait de rire.

—Allons, bonsoir. Laisse-moi me chauffer.

—C'est vous qui serez responsable de ce qui arrivera...

—J'accepte la responsabilité.

—Et il arrivera des malheurs, mon père, bien sûr il en arrivera.

—Nous le verrons bien. Laisse-les venir... Tu ne veux pas m'assassiner, je suppose ?

Et il riait encore.

Jean Violaines s'éloigna très surexcité. Les ouvriers, dans les champs, se remirent à l'ouvrage et le père Violaines referma sa porte après un long regard farouche jeté vers la Pierre-de-Marbre.

Jean Violaines rendit compte à sa femme de ce qui s'était passé.

—C'était à prévoir, dit-elle.

Et après réflexion, en tremblant :

—Veux-tu que j'aie essayé de le fléchir ? C'est à moi qu'il en veut, surtout. Je lui demanderai ce qu'il exige de moi. Je lui dirai que pour qu'il te rende son affection, pour qu'il sauve ta ferme, je suis prête à disparaître, à mourir... Sa haine une fois satisfaite, il te pardonnera... Car cela ne me ferait rien de mourir, vois-tu, mon Jean, rien du tout... Et ça serait même avec joie si je pouvais te tirer de peine.

—Tu es folle, dit-il en l'embrassant. Je ne veux pas que tu me parles de mourir. Je serai heureux ou malheureux avec toi, voilà tout. Et je ne serai jamais malheureux complètement, puisque tu ne me quitteras pas !

—Mon pauvre Jean !

—Elle garda le silence, puis tout à coup reprit :

—Je voudrais faire une dernière démarche à Paris, dit-elle.

—Après de qui ?

—Après de l'Assistance publique.

—On ne t'écouterà pas.

—Peu-être.

—Eh bien ! va, essaye. Il faut que nous n'ayons aucun reproche à nous faire, mais on ne t'écouterà pas, je le répète.

Marie-Thérèse partit le lendemain et courut avenue Victoria, où elle raconta la criante injustice dont son mari était victime.

Mais là il lui fut expliqué que l'administration n'était pas coupable, que la réclamation préfectorale émanait du département et non point de Paris ; en somme l'administration la plaignit, mais elle n'y pouvait rien.

Elle s'en revenait bien triste, lorsqu'elle se heurta en descendant l'escalier contre une femme à cheveux blancs qui montait tête basse et comme absorbée.

La femme releva la tête et elle eut un triste sourire.

—Marie-Thérèse ! dit-elle.

—Madame Juliette !...

Elles se regardèrent longuement. Leurs cœurs étaient pleins de confidences.

—Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, dit Marie-Thérèse, on vous a rendu votre fille ?

—Hélas ! ma fille est perdue. On ne sait où elle est. Et tous les trois mois je viens ici chercher de ses nouvelles.

—Comme moi ! dit Marie-Thérèse. C'est ainsi que j'ai passé ma vie.

—Ma fillette ! ma chère petite Bertine... fit Liette en pleurant.

Bertine ! La fermière avait entendu bien des fois Charlot appeler ainsi sa petite amie. Est-ce que Bertine serait l'enfant cherchée par Liette ? Mais Charlot et Bertine s'étaient présentés à la ferme comme étant frère et sœur...

Ils avaient peut-être menti !

Un instant Marie-Thérèse oublie sa propre peine pour ne plus penser qu'à Liette. Elle accompagne au bureau des nouvelles la pauvre mère à laquelle l'employé fait la désespérante réponse :

—Nous ne savons toujours pas ce qu'est devenue votre fille.

Puis elle entraîne Liette qui sanglote. Elle l'emmène jusqu'à la rue Saint-Séverin, là où Liette avait si gentiment préparé la chambre où elle se promettait de recevoir sa fille.

Et elle l'interroge. Elle lui fait raconter ses tristes courses à la recherche de sa fille. Et Marie-Thérèse l'écoute haletante. Maintenant elle est convaincue que Bertine est la fille de Liette, car celle-ci lui a dit que la jeune fille ne s'est pas enfuie toute seule, et qu'elle a un compagnon que l'on nomme Charlot.

Charlot, Bertine, c'est bien cela !

Et les dates concordent... depuis le jour où, dans la forêt de Trélon, la mère a failli mourir dans la neige auprès de son enfant dont elle ignorait la présence.

C'est quelques jours après que Bertine et Charlot arrivaient à la Pierre-de-Marbre.

Et comme Liette s'aperçoit vite de la vive surexcitation où Marie-Thérèse a été mise par ce récit, elle demande :

—Parlez ! parlez ! Vous avez à me donner une espérance...

Une espérance, certes, et Marie-Thérèse la donne. Mais comme elle désire, auparavant, interroger les jeunes gens afin d'acquiescer une entière certitude, car elle veut leur faire avouer la vérité, elle dit :

—Oui, je vous écrirai bientôt ; je crois pouvoir vous aider à retrouver votre enfant. Espérez ! espérez !

—Oh ! vous me cachez quelque chose ! Parlez ! parlez !

—Je ne puis rien vous dire de plus.

Elle ne le voulait pas, en effet, dans la crainte de se tromper. Une erreur aurait pu être fatale à cette pauvre femme. C'eût été, d'un seul coup, tomber de trop haut.

Mais elle souriait et son sourire réconfortait Liette.

Elle s'embrassèrent comme si elles eussent été deux sœurs. Et vraiment elles s'aimaient déjà. Le même malheur les avait rapprochées.

—A bientôt ! fit Marie-Thérèse.

—Je ne vivrai plus, Marie, jusqu'à ce que vous m'avez écrit.

Elles se séparèrent.

Et dans la joie profonde de faire une heureuse, peut-être, la pauvre Marie-Thérèse ne pensait plus à sa propre misère.

Elle dut coucher cette nuit à Paris et ne reprit que le lendemain, dès le matin, le train des Ardennes.

Elle arriva dans la soirée à la Pierre-de-Marbre.

Depuis deux jours, Borouille n'avait pas perdu son temps, rôlant autour de la ferme avec l'éternelle idée de trouver un coup à faire. La veille, il avait remarqué la maison d'allure coquette habitée par le père Violaines, et le soir, à la faveur des ténèbres, avant de rentrer dans la bergerie pour y passer sa seconde nuit auprès de Charlot, il s'était rapproché des fenêtres.

Tout d'abord, il crut qu'il y avait quelqu'un avec le père Violaines. Il entendait, dans l'intérieur, un bruit de paroles, comme une conversation.

Mais il s'assura bientôt que Violaines était seul : le vieux parlait à lui-même.

Alors, Borouille regarda, couché sur le sol, la tête seulement au niveau de la vitre.

Le paysan se chauffait les mollets à son feu à demi éteint. Borouille n'entendait pas ce qu'il disait.

Tout à coup, Violaines se leva. D'un bahut qu'il ouvrit, il alla retirer un sac qui rendit un son éclatant lorsqu'il le posa sur une table.

Et Borouille en frissonna.

Le vieux dénoua le sac, et il s'éparpilla aussitôt de l'or, de l'argent, des sous, même des billets.

Et il regardait toujours la ferme, contre laquelle il montra le poing.

Certainement, il y avait là plus qu'il n'en fallait pour sauver la Pierre-de-Marbre.

—Diable ! murmura Borouille, il a le sac, le vieux. C'est le cas de le dire. Mais ne nous pressons pas ! Nourrissons le poupard... Si je peux faire le coup sans éveiller l'attention de personne, j'aurai toute la nuit pour m'esbigner et gagner la frontière, et je n'aurai plus peur de crever de faim, — genre de mort trop lent pour moi.

Il attendit une heure, puis revint.

Mais il n'y avait plus de lumière chez le vieux. Et les contrevents étaient fermés sur les fenêtres ; des contrevents solides retenus à l'intérieur, — il l'avait remarqué, — par des barres de fer.

Restait la porte. Elle était pleine. Il essaya d'ouvrir, elle était fermée à clef.

Faire sauter la serrure, cela était bruyant. Le vieux s'éveillait, criait, on accourait. Le danger était trop grand.

Il résolut d'attendre.

—Demain, dit-il, je prendrai mes précautions. J'ai mon plan.

Il rentra dans la bergerie.

Charlot l'attendait. Il lui donna du pain et de la viande.

Borouille n'avait rien mangé de la journée.

Il dévora. Puis, quand il fut rassasié, il se coucha et s'endormit, sans adresser la parole à Charlot.

Le matin, quand il voulut regagner la forêt, il se trouva en face de deux domestiques, levés avant le jour pour aller en l'absence de Marie-Thérèse, au marché de Charleville.

Il s'arrêta. Se sauver, c'était attirer l'attention.

—Tiens ! qu'est-ce que c'est que celui-là ? fit un domestique.

—D'où sors-tu, toi ?

Il fallait répondre, d'autant plus que les deux hommes, vigoureux, se rapprochaient de lui, n'avaient pas l'air de le craindre et ne paraissaient pas vouloir le laisser partir sans une réponse catégorique.

Borouille comprit que la vérité le sauverait.

—Je suis sans travail, dit-il, et Charlot, le berger, que je connais, me fait coucher dans la bergerie depuis deux jours.

Charlot sortait au même moment.

—C'est vrai, Charlot, ce que dit ce garçon ?

—C'est vrai.

—As-tu demandé la permission au maître ?

—Non.

—Tu as eu tort.

—Je le préviendrai aujourd'hui-même.

—A la bonne heure. Nous n'avons plus rien à dire.

Et ils s'éloignèrent.

—Tu partiras demain, Borouille, fit Charlot. Je ne veux pas que tu restes ici plus longtemps. Le pays est tranquille. On ne voit pas les gendarmes. Tu n'as rien à craindre.

Borouille n'avait pas de raison pour refuser.

Le lendemain, son coup serait fait. Il aurait l'argent du vieux.

—Je partirai demain, je te le promets.

Et, comme il avait fait la veille, il disparut dans les bois.

Charlot vint retrouver les deux domestiques.

—Réflexion faite, dit-il, comme le camarade va partir demain, ce n'est pas la peine d'en parler au maître.

—Tu feras comme tu voudras, mais tu as tort. Il a l'air d'un joli vaurien, ton camarade.

Charlot dit, en baissant la tête :

—Oh ! c'est un brave garçon. Il ne faut pas se fier aux apparences.

La journée s'écoula sans incident.

Vers six heures du soir, Borouille sortit de la forêt et se rapprocha de la ferme. A six heures, en novembre, il fait nuit complète depuis longtemps. L'obscurité le protégeait. Il regagna la fenêtre d'où, la veille, il avait épié le père Violaines.

Le vieux se chauffait toujours ; c'était sa seule occupation depuis le matin jusqu'au soir.

Borouille se contenta de glisser dans la serrure de la porte un morceau de brin de paille. C'était simple. Le procédé lui avait déjà réussi. La paille empêche la clef de tourner à l'aise dans la serrure et la porte reste ouverte, fermée seulement au loquet.

Puis, ce petit préparatif terminé, il revint à la bergerie.

Vers six heures également, Marie-Thérèse rentra. Elle avait échoué dans sa tentative, à l'Assistance publique. Et pourtant, son mari la retrouvait presque gaie.

Elle lui raconta la rencontre qu'elle avait faite de Liette et l'histoire de la pauvre femme, cette histoire qui avait tant de points communs avec celle de Marie-Thérèse.

—Il faut interroger ces jeunes gens, dit le fermier, oubliant, lui aussi, pour un moment, ses préoccupations particulières.

—Je vais aller voir Charlot et Bertine.

—Va.

Elle se rendit à la bergerie. Mais, au moment d'ouvrir, elle fut surprise d'entendre deux voix d'homme, et, l'une de ses voix, elle ne la connaissait pas. Ce n'était pas Bertine, dont elle aimait beaucoup la gentille voix douce et timide. Ce n'était pas non plus un des domestiques.

Elle entra.

Charlot et Borouille étaient assis côte à côte sur le bord du lit.

Une chandelle posée sur une planche les éclairait. Et devant eux, pressés flanc contre flanc, dormaient les moutons, dans une grosse chaleur, presque étouffante.

Charlot donnait à Borouille, qui devait partir le lendemain, les quinze francs, — moitié de ses économies, — qu'il lui avait promis.

A la vue de Marie-Thérèse, le berger se dressa, décontenancé.

Et la fermière laissa tomber sur le vagabond un regard soupçonneux.

Soudain elle pâlit.

Elle regarde Borouille et reste silencieuse.

—Mon Dieu, dit-elle, c'est étrange !...

C'est que ce garçon, qui surgit ainsi tout à coup devant elle, ressemble singulièrement à l'homme qui jadis, l'a si cruellement abandonnée.

Oui, c'est le même air, c'est le même visage, ce sont les mêmes yeux, c'est la même bouche.

Elle revoyait Henri de Milberg, à la filature de Donchery quand il n'avait que vingt ans.

Seulement, au lieu de la trompeuse douceur d'Henri, la physiologie du vagabond respire une cruauté bestiale, de la férocité ; dans les yeux, un mépris souriant de tout, un mépris cynique.

Elle interroge d'une voix tremblante :

—Qui êtes-vous ?

C'est Charlot qui répond, bien vite, craignant d'être grondé.

—Maîtresse, c'est un ami sans travail. Je lui ai donné du pain et il a partagé mon lit depuis deux jours, mais demain il s'en ira.

—Oui, demain, sans faute, dit Borouille.

Elle le regarde toujours. Cette ressemblance est étrange !

Elle fit signe à Charlot de la suivre.

—Où est Bertine ?

—Chez elle.

—Allez la chercher. Il faut que je lui parle.

Quelques minutes s'écoulaient et les deux enfants sont dans la grande cuisine de la ferme, devant Marie-Thérèse.

Mais Marie-Thérèse est préoccupée. Elle pense à l'autre qu'elle a laissé là-bas et dont la vue l'a si vivement frappée.

Elle se promet de ne pas le laisser partir sans le questionner, lui aussi, savoir ce qu'il est, d'où il vient.

Et tout de suite elle dit à Charlot :

—Vous prierez votre ami de ne pas quitter la ferme avant de m'avoir vue... Puisqu'il est malheureux, je lui ferai cadeau de vieux vêtements... Je ne puis, hélas ! donner de l'argent.

Et souriant tout à coup à Bertine et à son ami :

—Venez, mes enfants, venez, plus près de moi... Je dois vous gronder... vous gronder très fort. Vous ne m'avez dit la vérité ni

l'un ni l'autre lorsque vous vous êtes présentés ici au printemps dernier.

Ils tressaillent. Les voilà tremblants !

Mais elle leur a parlé si doucement que sa bonté les émeut jusqu'au fond du cœur. Ils se mettent à pleurer.

—J'ai deviné, n'est-ce pas ?

—Oui, maîtresse, dit Charlot.

—Dites-moi donc la vérité... Vous n'avez rien à craindre... Vous n'êtes pas frère et sœur ; vous êtes deux enfants abandonnés et vous n'avez jamais connu vos parents.

—Ni Bertine ni moi, c'est encore vrai.

—Vous, Charlot, vous vous êtes enfui de la colonie pénitentiaire où l'on vous avait envoyé...

—Injustement. Je ne méritais pas cette punition.

—Et vous êtes revenu à Saint-Remy, dans le Nord, aider Bertine à s'évader elle-même de la fabrique... de la fabrique...

Marie-Thérèse, à qui Liette avait donné tous ces détails, faisait semblant de chercher le nom.

—De la fabrique Laverjol, maîtresse, dit Bertine.

C'était bien Bertine, la fille de Juliette. Il n'y avait plus de doutes.

—Vous avez été quelques jours chez un contrebandier.

—Jennekin. Il est mort.

—Et en vagabondant, en mendiant, vous êtes arrivés jusqu'à la Pierre-de-Marbre ?

—Oui, maîtresse, dit Charlot qui, subitement, devint tout pâle au souvenir de la villa du général Auberpin.

Marie-Thérèse embrassa Bertine avec tendresse.

—Vos misères sont finies, mon enfant, dit-elle ; bientôt vous serez heureuse.

Mais Bertine, qui ne comprenait pas, dit gentiment :

—Oh ! maîtresse, je suis heureuse ici auprès de vous, avec Charlot. Je ne demande rien de plus. Je ne voudrais pas vous quitter.

Marie-Thérèse sourit.

Le bonheur qu'elle prévoyait pour la fillette était bien plus grand et bien plus complet que celui de rester à la ferme.

Mais ce bonheur, c'était Liette elle-même qui l'apprendrait bientôt à Bertine. Marie-Thérèse avait fait son devoir en interrogeant les jeunes gens.

—Demain, se dit-elle, j'écrirai à Juliette. Elle va être bien heureuse !

Et elle l'enviait, cette mère, de retrouver sa fille ! Hélas ! pareil bonheur lui était refusé, à elle ! Elle avait bien pleuré, pourtant, en sa vie ! Mais maintenant, quand, dans les nuits sans sommeil, elle pensait à son fils, après les révélations sinistres apportées par la lettre de la préfecture, elle se demandait comment elle le retrouverait, ce fils vagabond, pilier de maisons correctionnelles, habitué des prisons, voleur déjà et débauché ! Déjà courant sur la grande route du vice, où s'arrêterait-il ?

Et la mère voyait son rêve se fondre, au lointain, dans une évocation de choses horribles, sanglantes, au milieu desquels trônaient des juges en robe rouge, au-dessus desquelles planait, affreux cauchemar, l'instrument de supplice qui punit les assassins !

Elle mettait alors ses mains devant ses yeux pour tâcher de ne plus voir, et elle appelait le sommeil.

Et ce soir-là, pourtant, malgré ses pressentiments lugubres, elle enviait Juliette.

—Peut-être n'eût-il pas été trop tard pour sauver son fils, pour le ramener au bien !... Les mères sont si puissantes ! Mais où est-il ? Où traîne-t-il sa vie misérable et vagabonde ?

Et sa pensée faisait retour sur celui-là qu'elle avait vu dans la bergerie et qui ressemblait à Milberg !

Le coupable, ce n'était pas elle. Si on avait voulu elle aurait sacrifié son existence à cet enfant ! Mais on le lui avait arraché, au mépris de toutes les lois humaines, et l'on en avait fait un voleur !... Les coupables c'étaient les hommes qui le lui avaient pris ! Le coupable, c'était Henri de Milberg surtout, avant tout !

Qu'était-il devenu celui-là qu'elle avait cru épouser.

Jamais elle ne s'en était informée. Peu lui importait. Elle le haïssait trop ! Elle aimait trop Jean Violaines, le doux et brave homme, pour s'intéresser à Milberg... Elle savait seulement qu'après avoir achevé ses études de droit il était entré dans la magistrature.

Et c'était tout !

Qu'est-ce donc que ce vagabond qui lui ressemble si fort ?

Elle se berce d'une espérance folle, qui la grise et la rend toute tremblante à la fois.

Est-il possible vraiment que ce soit son fils ?

Cette idée lui est venue. Elle n'osait la formuler tout à l'heure. Elle se pose la question maintenant.

Un ami de Charlot, c'est donc un camarade connu dans une maison de correction, dans un orphelinat, dans quelques groupes d'enfants assistés, surveillés par l'Assistance publique ?

Une chance de plus pour que ce fut son fils ?...

—Si elle retournerait à la bergerie ? Si elle l'interrogeait ? Elle lui demanderait, du moins, son nom ?...

Oui, oui, elle n'y tient plus... Elle veut savoir...

Il est tard, pourtant. Les enfants sont couchés. Elle les réveillera. Elle frappe à la porte de la bergerie.

Charlot vient ouvrir.

—C'est vous, maîtresse ? Est-ce que vous avez besoin de moi ?

—Non, non, Charlot, mais je voudrais... voir votre camarade, le jeune garçon à qui vous avez donné asile...

—Ah ! maîtresse, il est parti...

—Parti !

—Oui, mais peut-être reviendra-t-il... Il avait l'air toute chose. Il a dit qu'il s'en allait faire un tour de bois et que, lorsqu'il serait fatigué, il rentrerait... Mais ce n'est pas très sûr qu'il revienne...

—Ah !

Pourquoi tremble-t-elle si fort ? Après tout, ce n'était probablement qu'une ressemblance de hasard... C'est une folie, né dans son cerveau surexcité, qu'une pareille espérance !...

Mais elle obéit à un puissance qui la pousse en avant.

—Où l'avez-vous connu, Charlot, ce jeune homme ?

—Dans la colonie agricole de La Motte-Beuvron.

—C'est un enfant comme vous, sans père ni mère ?

—Oui, maîtresse.

—Son père et sa mère sont morts ?... Il est orphelin ?

—Il l'ignore. Il a été abandonné.

Sa gorge se sèche. Du feu lui brûle le cerveau.

Une dernière question, et la vérité éclatera :

—Son nom, vous connaissez son nom ?

—Il s'appelle Borouille !

Borouille ! C'était son fils !

Elle s'éloigne précipitamment, ne voulant pas laisser voir son émotion à Charlot ; elle chancelle en marchant dans la cour ; elle se retient au mur pour ne pas tomber.

Elle rentre à la ferme ; elle monte dans sa chambre.

Jean Violaines est déjà couché, mais il ne dort pas.

—Tout de même, dit-il d'une voix sourde, c'est demain que l'on vend ce qu'il y a ici. Demain, à la même heure, nous n'aurons plus de gîte.

Elle était bien loin de ces misères-là, vraiment, Marie-Thérèse. La révélation de Charlot l'avait pour ainsi dire enlevée à la réalité pour la transporter dans un pays de rêves.

Elle en redescendait brutalement. La parole de son mari la rappelait aux difficultés de la vie.

Elle soupira et ne répondit rien.

Elle ne se coucha pas. Elle n'avait guère envie de dormir. Comment l'eût-elle pu ? Son fils ! Son fils près d'elle ! sous son toit !

—Tu ne te couches pas ?

—Non ! oh ! non...

Et comme elle ne voulait pas l'empêcher de dormir, elle éteignit la bougie et passa dans la chambre voisine.

Elle s'assit et rêva.

Le malheur la poursuivait impitoyablement. Elle pourrait être heureuse, cependant. Son fils retrouvé, elle ne le perdrait plus. Si elle n'obtenait pas de Violaines le droit de le garder auprès d'elle, — et qui sait si Violaines n'y consentirait pas à présent ? — elle pourrait, du moins, le placer non loin de la Pierre-de-Marbre.

Elle le verrait souvent. Elle veillerait sur lui. Mais demain, comme le disait Violaines tout à l'heure, ils seraient sans ressources. On les tolérerait à la ferme, mais sous la menace constante d'être obligés de partir. Ah ! si l'aisance, comme autrefois au début de leur mariage, était restée au logis ! A quoi servaient tous ces regrets ?

Pourtant, si le vieux Violaines y consentait, tous ces malheurs leur seraient épargnés.

Jamais elle ne l'avait imploré, le vieux rancunier.

Plusieurs fois elle avait voulu. Son mari n'y avait pas consenti. Il connaissait trop son père, et qui sait si le paysan ne se serait pas laissé aller à quelque brutalité sur sa belle-fille ?

Marie-Thérèse alla regarder par la fenêtre.

La petite maison habitée par le vieillard était visible, sur la droite, isolée des autres bâtiments.

Et le père Violaines n'était pas couché, car il y avait encore de la lumière chez lui.

Il aimait ainsi à passer les longues heures des soirées d'hiver à réchauffer ses jambes engourdis par des douleurs.

—Si j'y allais ! murmura Marie-Thérèse.

Elle descendit. Elle prenait des précautions pour ne pas faire le moindre bruit dans la crainte d'éveiller l'attention de Violaines.

Pourtant celui-ci entendit :

—Où vas-tu ? cria-t-il.

—Chercher mon ouvrage que j'ai oublié à la cuisine.

Elle descendit, traversa la cuisine, ouvrit la porte et sortit.

Elle se dirigea vers la maison habitée par le père Violaines.

Lorsqu'elle s'en approcha, il lui sembla entendre, derrière les étables et la bergerie, comme le bruit d'une course effarouchée. On eût dit que sa présence avait fait fuir quelqu'un.

Et dans les ténèbres, une forme indéfinie s'éloignait en effet.

Elle n'y prêta pas autrement attention.

Elle entra chez le père Violaines.

Lo vieillard tourna la tête et quand il vit Marie-Thérèse il se souleva si violemment qu'il renversa la chaise.

—Vous ! vous ! dit-il d'une voix étranglée. Vous osez !

Il bégayait. Il n'arrivait pas à prononcer les mots tant sa colère l'étouffait.

—Qu'est-ce que vous désirez ?

—Monsieur Violaines, votre fils ne connaît pas la démarche que je tente en ce moment. Il ne m'eût pas laissé venir certainement si je lui avais demandé conseil.

—Vous venez me demander de l'argent ?

Elle éclata en sanglots.

—Oui. Sauvez-nous ! Sauvez-nous ! !

Elle se jeta à ses pieds et tenta de lui embrasser les mains.

Et elle balbutiait :

—Nous avons tant souffert à cause de vous ! C'est à cause de vous que nous n'avons jamais été complètement heureux, au début de notre mariage... C'est votre haine, depuis vingt ans, votre haine toujours aussi forte, votre haine qui ne pardonne pas, qui nous a porté malheur depuis... Pourtant, monsieur Violaines, nous vous aurions bien aimé, si vous aviez voulu ! Et votre vieillesse eût été plus heureuse, car on n'est jamais bien heureux quand on hait ! Le complet bonheur ne va pas sans le pardon... Et encore maintenant, monsieur Violaines, nous serions prêts à vous aimer, tout serait oublié bien vite, si vous vouliez !

—C'est bien inutile, allez, ce que vous me racontez-là. Vous êtes dans la misère jusqu'au cou. Je vous y laisserai.

—Par pitié, monsieur Violaines.

—Je n'ai pas de pitié pour vous. Je ne vous connais pas. Je n'ai jamais voulu vous connaître. Vous êtes entrée malgré moi dans ma famille, vous n'êtes qu'une étrangère pour moi.

—Mais ce n'est pas pour moi que je vous supplie, monsieur Violaines, c'est pour votre fils.

—Je le hais autant que vous !

—Monsieur Violaines !

—En voilà assez, ma fille, allez-vous-en !

—Ah ! Dieu vous punira de votre cruauté.

—Qu'il punisse ! C'est mon affaire !...

Elle se releva. Elle s'était traînée sur ses genoux pendant qu'il marchait. Et il l'avait regardée tout le temps avec un rire cruel. Il semblait jouir de ses larmes, de son désespoir, triompher enfin, en voyant comme elle s'humiliait devant lui... ,

Avant de sortir, elle tourna vers lui ses yeux suppliants ; mais il ne répondit que par un rire plein d'insultantes menaces.

Et elle s'éloigna.

Elle fit lever, au coin de l'étable, la même ombre noire qui s'enfuit, baissée le long des murs.

Mais, cette fois, elle ne s'en aperçut pas, tant son regard était brouillé par les larmes.

Et, quand elle fut passée, l'ombre revint derrière elle et se rapprocha de la maison du vieux paysan.

Celui-ci avait voulu fermer sa porte à clef. Mais, dans la serrure, la clef ne tournait plus ; elle résistait.

Il colla son œil contre le trou, souffla, fit vingt fois la même tentative infructueuse et se résigna à ne point fermer.

—Il y a une paille dans la serrure, on dirait, fit-il.

Et, sans aucun soupçon, il ajouta :

—J'arrangerai cela demain.

Il posa le chandelier sur la table de nuit, près de son lit, et il s'apprêtait à se déshabiller, quand un léger bruit le fit tressaillir.

La porte s'est ouverte.

Un homme s'est introduit dans la chambre.

Et, avant même que le vieux ait eu le temps de pousser un cri, l'homme s'est élancé d'un bond sur les épaules du père Violaines, l'a terrassé et lui serre la gorge.

Et, à voix basse, les yeux sauvages, ses dents blanches éclatant dans un rire féroce :

—Écoute, vieux, je ne veux pas te faire de mal. T'es trop sur l'âge. Ça me chiffonnerait de te décoller. Tu as de l'argent plein des sacs, dans tes armoires. Tu vas me donner tout ce que tu possèdes, tout ; tu entends bien ?... Tu vas me le donner gentiment, sans faire de bruit, sans crier, sans vouloir faire pincer Bibi, et tu n'auras pas un bobo... En partant, pour que tu ne me trahisses pas, je te lierai à ton lit et je te mettrai un bâillon, voilà tout. C'est entendu, mon vieux ?

L'autre râla :

—Au secours ! Au secours !

Borouille avait déserré les doigts pour le laisser parler. Il les resserra. Il riait toujours.

—T'es pas gentil, vieux, non, pas gentil. Tu veux que je te décolle ? C'est pas bien, non, c'est pas bien !

Violaines faisait de vains efforts pour se dégager.

—Pas la peine, va, pas la peine, vieux ; tu t'épuises !

Alors, il ne bougea plus ; mais ses yeux, arrêtés sur le visage du bandit, exprimaient une atroce épouvante.

—Es-tu plus sage ? Tu ne crieras plus ? Je te prévient que, si tu recommences, je te serre la vis, cette fois, pour de bon.

Il se releva et se croisa les bras, attendant l'effet de sa menace.

Violaines restait immobile, à demi étranglé.

Oui, il le comprenait très bien ! S'il n'obéissait pas, et tout de suite, c'était la mort ! !

Quand il eut repris des forces, il s'assit par terre.

Il passa la main sur son front, lourdement.

Était-il bien sûr de ne pas rêver ?

Non, non. Borouille était là qui le regardait en ricanant.

Alors, il se leva tout à fait, trébuchant.

Au-dessus de la cheminée, il y avait un fusil accroché, et Violaines y jeta un coup d'œil.

Mais Borouille l'avait vu, lui aussi, le fusil.

—Pas de bêtises, hein, fit-il.

Violaines baissa la tête.

—C'est bon, dit-il.

—A la bonne heure ! Dépêchons !

Violaines ouvrit l'armoire, les tiroirs, prit les sacs gonflés de toutes ses économies et les jeta sur la table.

Borouille les soupesait, très calme. On eût dit qu'il traitait d'une affaire avec le paysan et ne courait aucun danger.

—C'est tout ? demanda-t-il.

—Oui,

—Bien sûr ? Il n'y a pas une petite cachette ?

—Non cherchez !

Borouille ouvrit les sacs et les vida pour s'assurer qu'ils contenaient les pièces d'or qu'il avait aperçues l'autre jour, de la fenêtre, entre les mains du paysan.

Hagard, à demi fou de terreur et de colère, le paysan contemplant cette scène, et ses mains tremblantes s'avançant machinalement pour reprendre son trésor.

Borouille comprenait bien sa colère, et il en riait :

—Oui, c'est dur, hein ! de se séparer des amis ?

Soudain, le paysan n'y tient plus. La rage l'emporte sur la prudence. L'avarice est plus forte que la peur de la mort.

Il se précipite sur Borouille :

—Ah ! coquin, tu n'auras rien de moi ; tu entends ? rien !

Le choc a été si violent que Borouille chancelle. Mais la lutte est inégale. Il se remet d'aplomb. Violaines a réuni toute sa vigueur, il étreint le bandit. Jadis, il a été l'un des plus robustes du pays, mais maintenant l'âge est venu. Bien vite il est à bout de souffle. Il râle.

Il crie :

—Au secours ! A l'assassin !

Et s'étant approché, pendant la lutte, de la fenêtre, il casse une vitre qui tombe avec un fracas retentissant.

—Ah ! je t'avais pourtant prévenu, dit Borouille.

Il voit rouge ! Ses mains cherchent le cou du paysan et font, tout autour, un étroit collier.

Les bras du vieillard se tendent en avant, battent le vide.

Borouille serre toujours... Il répète sourdement :

—C'est ta faute ! Je t'avais prévenu !

Et l'autre ne remue plus. Il est mort.

Alors, Borouille s'élance vers la table pour y prendre l'argent et s'enfuir.

Marie-Thérèse, désolée, avait quitté le père Violaines. Elle venait de traverser la cour de la ferme, et tout près de rentrer, elle s'était arrêtée.

Elle avait la tête en feu. De grosses larmes coulaient de ses yeux, et le froid très vif de cette nuit de novembre lui faisait du bien, la calmait peu à peu.

Et c'est à ce moment que, tout à coup, des cris étouffés, lamentables, arrivent jusqu'à elle.

Et ces cris appellent au secours. Il lui semble qu'ils viennent de la maison même du paysan.

Et le bruit de la vitre brisée l'épouvante.

—Que se passe-t-il ?

Elle court vers la maison. De la lumière toujours. Et, se rapprochant, elle distingue l'ombre d'un homme qui se meut derrière les rideaux.

Elle s'arrête... Une terrible vision la cloue, épouvantée, pleine d'horreur, sur le seuil, sans un cri, sans plus de vigueur.

Elle a reconnu Borouille !

Elle entend un bruit de pièces d'or.

—Mon Dieu ! Mon Dieu !

Et, sans plus penser, elle s'élance ; la porte est ouverte.

Au bruit qu'elle a fait, Borouille, précipitamment a soufflé la bougie. Les ténèbres épaissent l'enveloppement.

Marie-Thérèse est entrée.

Elle trébuche contre un corps inerte : le cadavre de Violaines ; et, tout à coup, elle rencontre dans sa main la blouse de Borouille, qui reculait et cherchait à s'enfuir, ne sachant pas quel était ce nouvel adversaire.

—Misérable ! assassin ! dit-elle.

Elle ne pense à rien. Elle ne réfléchit pas que cet homme est son fils !

Elle s'accroche à lui.

Borouille comprend qu'il a affaire à une femme. Mais il lui semble entendre, dans la cour, des bruits de pas. La ferme se réveille. On accourt. S'il ne prend pas une résolution énergique, il est perdu.

Sa main rencontre, sur un buffet, un couteau de table qui traîne ; il s'en empare et frappe au hasard.

Elle pousse un cri ; elle est blessée.

Et elle tombe. Une douleur aiguë, près de l'épaule, la fait évanouir.

Il se sauve ; le voilà dans la nuit, au hasard. Mais il ne s'est pas trompé, tout à l'heure ; des gens accourent ; toute la ferme est sur pied. Il se baisse, rampant le long des murs. Mais on se rapproche ; on l'entoure, sans le voir ; dans quelques secondes, il sera vu, arrêté, et ce sera la fin.

Il faut qu'il prenne un parti audacieux.

Rien ne peut l'accuser ; sa seconde victime n'a pas dû voir son visage ; il a laissé l'argent sur la table.

Aucun indice !

La porte de la bergerie est là, devant lui ; Charlot y dort ; il n'a rien entendu ou il a fait semblant de ne rien entendre.

Deux partis pour Borouille : essayer de s'enfuir par les champs, ou rentrer dans la bergerie. Là, il se coucherait ; on ne viendrait peut-être pas l'y chercher ; Charlot ne le trahirait pas, et le matin, ou même tout à l'heure, dans quelques instants, il pourrait quitter la ferme et disparaître.

Il s'arrête au parti le plus audacieux.

Il entre et referme la porte.

Les domestiques de la ferme se sont précipités chez le père Violaines. L'un d'eux trébuche contre un corps ; il avance quand même et trébuche une seconde fois. Ce domestique est un soldat, retour du Tonkin.

—Diable ! dit-il, est-ce que les Pavillons-Noirs sont passés par ici ?

Il fait flamber une allumette et allume la bougie restée sur la table ; alors apparaît le lugubre spectacle.

Violaines et Marie-Thérèse ne bougent plus.

Le vieillard a le visage contracté, bleui ; la langue gonflée est hors des lèvres. On le soulève ; il retombe inerte.

L'ancien soldat murmure :

—Le vicieux est réglé ; mais la maîtresse ?

Marie-Thérèse fait un mouvement. Elle n'était qu'évanouie. Elle ouvre les yeux, regarde autour d'elle.

Et, comme elle se souvient, elle dit tout de suite :

—Où est-il ? où est-il ?

Elle pense à Borouille, et ses yeux épouvantés le cherchent dans la chambre du crime.

Les domestiques croient qu'elle s'inquiète de Violaines.

Ils le désignent du doigt.

—Mort ! disent-ils.

Elle se relève lentement. Elle reste silencieuse, à présent. Qu'est devenu Borouille ? Qu'est devenu son fils ? *Son fils !*

—Maîtresse, vous êtes blessé, blessée gravement, peut-être ?

—Non, ce n'est rien...

Blessée par Borouille, par son fils ! Lugubre tragédie du hasard impitoyable ! Et tant d'horreur pour ce crime l'emplit tout à coup qu'elle se sent faiblir une seconde fois et retombe en murmurant :

—Je vais mourir ! Je vais mourir !

Les gens s'empressent autour d'elle et la soignent. On va réveiller Jean Violaines. Le fermier avait fini par s'endormir d'un lourd sommeil, après avoir rêvé à sa ruine, à la misère du lendemain.

Et aucun bruit ne l'a tiré de cette sorte de léthargie.

L'ancien soldat lui apprend tout :

—Votre père a été assassiné... Madame Violaines est blessée !!

Une sourde exclamation. Il pâlit affreusement.

—Assassiné?... Et par qui ? A-t-on arrêté l'assassin ?

L'homme ne répond rien. Mais Jean Violaines tressaille.

Il lui semble qu'un voile, soudain, se déchire devant ses yeux.

—Le meurtrier, c'est Marie-Thérèse !!

Voilà ce que lui crie, du fond de son cœur, une redoutable voix. Et il reconstitue la scène aisément : Marie-Thérèse aura fait auprès de l'implacable vieillard une tentative suprême ; elle aura été accueillie par des insultes. Oui, il en est sûr. Alors, dans un coup de folie, Marie-Thérèse aura frappé... ou bien...

Une autre idée surgit et il l'exprime :

—Oui. De l'argent, de l'or, des billets sont éparpillés sur la table.

Et ce n'est plus, dans l'esprit de Violaines, un soupçon, mais une certitude : Marie-Thérèse a voulu voler, pour empêcher la vente le lendemain, et conserver la ferme à son mari...

Il essuie son front chargé d'une sueur d'angoisse. Il s'habille à la hâte, et, d'un pas mal assuré, descend l'escalier, traverse la cour, entre chez son père.

Sa femme est toujours évanouie.

Jean Violaines croit comprendre la scène ; Marie-Thérèse est venu demander de l'argent au vieux. Une querelle s'en est suivie. Marie-Thérèse a été frappée. Alors, pour en finir, elle a étranglé le paysan, car elle est très forte. Mais le paysan a crié, et Marie-Thérèse, qui perdait beaucoup de sang, n'a pas eu le temps de s'enfuir et d'emporter l'argent qui traîne là, sur cette table. Elle s'est évanouie, et c'est ainsi que les gens l'ont trouvée.

—Oui, oui, pense le pauvre homme, c'est ainsi que les choses ont dû se passer.

La ruine et la honte, maintenant, tout l'accable.

Il se laisse tomber sur une chaise et se met à pleurer.

Un domestique s'avance.

—Maître, dit-il, j'ai eu l'occasion d'apprendre, dans la journée, que le procureur de la République est en déplacement de chasse aux sangliers au château de la Louvière... Le château de la Louvière n'est qu'à deux kilomètres d'ici... J'ai dit à Valentin, le garçon de charrie, de monter à cheval, et le procureur ne sera pas longtemps sans arriver...

Jean hochait la tête et murmura :

—Tu as bien fait.

Et il regardait Marie-Thérèse, hébété.

—Elle est donc morte ?

—Non. La blessure, même, n'a l'air de rien, fit l'ancien soldat. Tenez, voilà qu'elle se ravigotte...

—Il ne faut pas la laisser ici.

—Nous allons la transporter à la ferme...

—Oui.

Et, montrant de sa main tremblante le cadavre de Violaines, rigide :

—Et lui ?

—Oh ! celui-là ! fit le domestique, haussant les épaules, il n'a plus besoin de rien.

Aidé par un camarade, il emporta Marie-Thérèse.

Jean Violaines restait seul auprès de son père.

Un quart d'heure se passa, dans le lourd silence de la nuit.

Puis, on entendit tout à coup le roulement d'une voiture qui entra, au grand trot du cheval, dans la cour.

Valentin galoppait derrière.

La voiture s'arrêta. Un homme en descendit, et, guidé par Valentin, se dirigea vers la maisonnette du père Violaines.

Il se tint debout, sur le seuil, en voyant le fermier qui pleurait.

Jean se leva lorsqu'il l'aperçut.

La procureur de la République était un homme de quarante à quarante-cinq ans tout au plus, grand, élégant, d'une figure distinguée et même, malgré la barbe châtain clair-semée, presque féminine.

Il avait été nommé peu de temps auparavant au parquet de Charleville, auquel ressortissait la ferme de la Pierre-de-Marbre.

Personne ne le connaissait donc encore dans le pays.

Il visita la chambre du crime, constata que Violaines était mort étranglé.

—Avez-vous envoyé chercher un médecin ? demanda-t-il au fermier.

—Non. J'ai été si troublé...

—Cependant, il paraît que votre femme a été blessée ? L'homme qui est venu me chercher à la Louvière m'a mis au courant.

—C'est vrai ; mais blessée peu gravement, je l'espère.

—Qu'en savez-vous ?

Violaines ne répondit pas. Le magistrat écrivit un mot sur son carnet, au crayon, et le remit à Valentin.

—Courez au village. Prenez ma voiture et ramenez un médecin.

—Lequel ? Il y en a deux.

—Le docteur Moreaux.

Et l'interrogatoire commença.

—Racontez-moi ce que vous savez, dit le procureur.

Violaines haussa les épaules.

—Je ne puis rien vous dire, je dormais ; quand on est venu me réveiller, le crime était commis.

—Quels sont les gens qui vous ont réveillé ?

—Mes domestiques.

Avisant l'ancien soldat du Tonkin :

—En voici un. Interrogez-le.

—C'est bien. Laissez-moi. Retournez auprès de votre femme.

Le magistrat fit un signe à Blaise de fermer la porte.

(A suivre.)

LA MASCOTTE

OPÉRA-COMIQUE en 3 Actes de EDMOND AUDRAN.

V. BUOT.

POLKA-MAZURKA.

INTRODUCTION. Mouvt de Mazurka.

PIANO

POLKA MAZURKA

elegante.

grazioso

This system contains six staves of musical notation. The first staff begins with a *ff* dynamic marking. The second staff includes a *p* dynamic marking. The fifth staff also features a *p* dynamic marking. The sixth staff is marked *ben marcato il basso*. The notation includes various rhythmic values, accidentals, and articulation marks.

This system contains six staves of musical notation. The first staff is marked *grazioso*. The second staff includes a *p* dynamic marking. The fifth staff is marked *ritacca*. The sixth staff is marked *(A suivre)*. The notation includes various rhythmic values, accidentals, and articulation marks.

LE CLOCHER DE FLESSINGUE

Flessingue, construit sur une île basse de la rive droite de l'Escaut, à l'entrée même du fleuve, n'est plus aujourd'hui qu'une modeste ville, servant d'avant-port à sa jeune et puissante rivale, Anvers, la reine de l'Escaut. Mais, au dix-septième siècle, c'était une des plus florissantes places de commerce des Flandres ; ses quais étaient encombrés de navires venus de tous les points du globe, ses marins étaient réputés parmi les plus hardis de la Hollande et ses armateurs étaient les plus puissants de la mer du Nord.

Or, au mois d'août de l'an 1617, par une radieuse journée d'été, vers l'heure de midi, la bonne petite ville de Flessingue était fort agitée par un événement que l'on classerait aujourd'hui parmi les simples faits divers et qui devait cependant rester inscrit dans les annales de la ville. Il ne s'agissait pourtant que d'une escapade de gamin, mais les bons bourgeois, les matelots, les artisans couraient en hâte pour contempler le spectacle qui avait déjà réuni sur la grande place du marché une partie des habitants de la ville.

Là, tous les regards étaient braqués sur la pointe du clocher de l'église qui s'élève au centre même de la place et dont la haute flèche semblait se perdre dans le ciel resplendissant de lumière. Et tout au sommet, sur la boule dorée que surmontait le coq symbolique, on apercevait un être humain tranquillement assis et envoyant à la foule de gracieux saluts.

On était occupé à réparer la toiture de l'église et les premiers qui avaient remarqué l'apparition sur la boule terminale avaient pensé que c'était quelque ouvrier audacieux qui avait tenté cette téméraire ascension.

Mais, bientôt on avait constaté que ce n'était aucun des ouvriers — ceux-ci étant partis, emportant leurs échelles, — mais tout simplement un gamin, un enfant, qui, profitant de ce que les portes étaient restées ouvertes, s'était hissé là-haut, on ne savait comment.

La foule assemblée, grossissante, s'était massée autour de l'église, chaque nouvel arrivant interrogant : "Qui est ce ?" à quoi on lui répondait : "C'est le petit Michel Adrianzon", et chacun de s'exclamer : "Ah ! le polisson, le mauvais drôle ! Béni soit le Seigneur de m'avoir préservé d'avoir un garnement semblable ! — N'est-ce pas une impiété de profaner ainsi la maison de Dieu !"

Tout à coup on vit arriver sur la place un homme de haute taille, à l'allure puissante, portant le costume des brasseurs, une des plus puissantes corporations de la ville. Et son arrivée fut accueillie par les cris des assistants :

"Adrian Michielson, c'est votre fils qui est là haut ! Encore un mauvais tour de l'incorrigible polisson. S'il en revient, il faut le fustiger jusqu'à lui enlever toute envie de recommencer."

Abritant ses yeux avec sa main, le père cherchait à distinguer son fils, si haut perché, à demi perdu dans le rayonnement flamboyant de la boule dorée. Et malgré les invectives de la foule surexcitée, sa figure respirait plus d'anxiété que de colère. Il se contenta de murmurer :

"Vous en parlez à votre aise ! Ce n'est pas l'envie qui me manque de corriger mon fils, mais pour l'instant il est à plus de deux cents pieds en l'air et Dieu seul sait comment il en descendra."

Et les femmes, mêlées à la foule, s'écriaient de leur côté :

"Au lieu de parler de fouetter le pauvre enfant, vous feriez bien mieux, vous tous qui êtes là comme des badauds le nez en l'air, de chercher le moyen de le tirer de là."

Les hommes hochaient la tête. Même les hardis matelots trouvaient l'entreprise périlleuse. On avait été prévenir le bourgmestre ; si les échelles arrivaient, on verrait, mais ce ne serait pas facile d'aller tout là-haut cueillir le méchant gamin.

Cependant l'enfant ne paraissait guère se soucier des inquiétudes de la foule ni de l'opinion qu'elle pouvait avoir de son exploit. Il paraissait ravi de sa haute position, et accroché d'un bras à la hampe du coq, le voilà maintenant qui dansait sur la boule, en agitant sa toque. Les gens lui criaient de descendre et lui, prenant leurs cris pour des compliments, reprenait ses gambades et ses saluts, se tenant sur un seul pied et faisant des pirouettes.

Quelques femmes s'évanouirent. Et des exclamations partaient de toute part : "Le voilà sur une jambe ! Il va se mettre la tête en bas ! Il est devenu fou ! C'est un sacrilège, une profanation !"

Enfin quelqu'un eut l'idée de dire : "L'enfant a dû se servir de l'échelle des couvreurs pour monter là haut... Ceux-ci l'ont retirée sans qu'il s'en aperçoive, et quand il voudra descendre il glissera sur la flèche et se tuera certainement, si l'on n'arrive pas avant avec une autre échelle."

L'enfant, en effet, venait à ce moment de se pencher pour examiner la toit que lui cachait la rotundité de la boule, et, d'en bas, on put remarquer qu'il était surpris de la disparition de l'échelle.

Une même pensée frappa aussitôt la foule. Qu'allait faire l'enfant ? Tous les visages devinrent pâles ; des cris d'angoisse s'échappèrent de toutes les poitrines et une demi-douzaine de femmes perdirent connaissance. Des hommes s'élançèrent vers la maison de ville pour hâter l'arrivée des échelles de sauvetage.

Mais déjà l'intrépide gamin semblait avoir pris son parti. Assis sur la boule, il examinait la toiture de la flèche. Trois des faces venaient d'être réparées, mais les ouvriers avaient interrompu leur travail laissant sur la quatrième les vieilles ardoises à demi pourries couvrant à peine le léger lattis. C'est par là que le petit Michel avait résolu de tenter la descente.

Soudain on le vit s'accrocher à la base de la hampe et se laisser glisser en arrière de façon que ses jambes vinssent se balancer dans le vide.

A cette vue, un frisson d'horreur courut parmi les spectateurs, qui venaient de comprendre l'intention de l'enfant. Evidemment celui-ci cherchait à atteindre les premières ardoises et à les briser avec ses pieds, mais si elles résistaient à ses efforts, il lui serait impossible sans point d'appui de se rehissier sur la boule pour y attendre qu'on vint le secourir. En ce cas, il était irrévocablement perdu, car ses mains ne pouvaient longtemps supporter le poids de son corps pendu dans le vide.

Ce spectacle était si horrible que bien des hommes forts et courageux ne pouvaient eux-mêmes pas le supporter et se cachaient les yeux, sentant leur tête tourner et leur cœur défaillir. Seul, le pauvre père, Adrian Michielson, restait, les yeux hagards, éblouis, fixés sur ce pauvre petit être luttant, dans la lumière du soleil, contre la mort.

Comme tous les jeunes Flamands, le petit Michel avait la pointe de ses souliers garnie de petites plaques de fer, procédé qui évitait de recourir constamment au cordonnier pour réparer de trop fréquents dégâts.

Ce fut ce qui le sauva.

Au milieu du silence de terreur qui régnait sur la foule, on entendait les vaillants petits pieds qui attaquaient les ardoises, et bientôt une, puis deux, trois de celles-ci cédèrent et vinrent ricocher sur le sol. Tous les regards se levèrent à ce bruit, et un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines en voyant que l'enfant avait placé ses pieds sur la première solive formant échelon.

Mais ce n'était là qu'une partie bien minime de l'œuvre à accomplir. Il fallait encore que l'enfant arrivât à lâcher le bas de la hampe et à glisser ses mains le long de la surface glissante de la boule, trop grosse pour être embrassée, jusqu'à ce qu'il pût saisir la base et se frayer plus bas avec ses pieds un autre échelon. C'était une manœuvre d'une infinie difficulté, demandant un équilibre absolu. Que le corps s'écartât d'une ligne de l'aplomb voulu et il était projeté sur le pavé de la place.

L'anxiété reparaissait les assistants. On voulait crier à l'enfant de s'arrêter, d'attendre du secours, mais l'angoisse les étreignait tous à ce point que pas un cri ne s'élevait.

Les secondes se succédaient, semblables

à des heures, et il semblait que l'enfant n'eût fait aucun mouvement. Enfin on put voir ses mains se détacher de la hampe et glisser insensiblement sur la face de la boule. On les voit ainsi gagner peu à peu la plus grande saillie. Puis une pause. L'enfant se courba. Son dos se tend vers la place et son front s'écrase contre la paroi dorée. Ses mains glissent toujours vers le bas d'une façon presque imperceptible. Enfin il en détache une, la droite, et prompt comme l'éclair, saisit la base de la boule ; la gauche suit aussitôt et déjà les deux pieds frappent les ardoises plus bas, se frayant un point d'appui.

Un immense applaudissement s'élève de la foule, qui oublie en un instant son irritation et les terribles émotions qu'elle a éprouvées pour saluer l'admirable intrépidité de cet enfant de douze ans. A ce moment les hommes accourent portant les échelles, et comme pour se détendre les nerfs, c'est eux que la foule accueille par des huées, les invectivant pour leur lenteur et leur négligence qui a failli causer un grave accident.

Pendant ce temps, le petit Michel a continué sa descente et disparu dans le clocher, non sans avoir salué la foule d'un geste ironique. Puis, sans doute pour célébrer sa victoire et annoncer son triomphe à la ville, le mauvais garnement met en branle une des cloches, dégringole l'escalier et sort de l'église au milieu du tumulte sans avoir été aperçu.

Il ne rentra que le soir à la maison paternelle, où l'attendait la sévère et juste correction qu'avait demandée pour lui la foule.

Son père, ne pouvant le garder chez lui, le mit en apprentissage chez



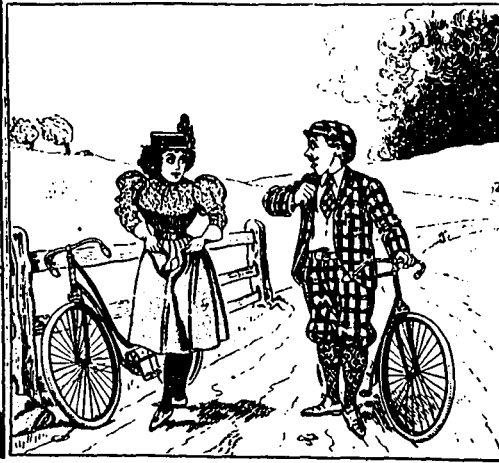
Ses jambes vinrent se balancer dans le vide. (P. 17, col. 2.)

SAUVÉE PAR SES BLOOMERS



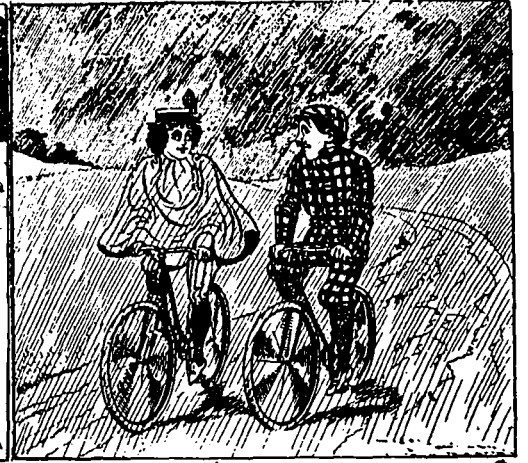
I

George's. — Ma pauvre Clara, je vois venir sur nous un affreux orage et il n'y a pas de maison ni nul abri, d'ici à au moins trois miles. Vous n'avez qu'un mince corsage et vous attraperez du mal, prenez mon paletot, je vous prie.



II

Clara. — Votre paletot, Georges, vous n'y pensez pas, ce serait vous faire tremper jusqu'aux os. Attendez une seconde et je vais arranger ça.



III

MORALITÉ
Ce qui prouve qu'avec de la présence d'esprit, une jupe imperméable et des bloomers on vient à bout de tout, même d'un gros orage.

M. Lampsons, fournisseur du port. Mais quelques mois après, l'honorable négociant faisait venir chez lui Adrian Michielson et lui disait :

« Votre fils est un incorrigible garnement. Il n'y a rien à en faire. Embarquez-le. »

— Je ne demanderais pas mieux, dit le brasseur en se grattant la tête, mais sa mère a peur s'il va à la mer qu'il ne se noie.

— Eh bien, répondit Lampsons, il vaut mieux qu'il finisse ainsi que pendu, ce qui ne peut manquer de lui arriver s'il reste en ce pays. J'ai un de mes navires qui part la semaine prochaine pour les Grandes Indes. Votre fils y aura place comme mousse et les coups de garçonne le mettront vite à la raison. Réfléchissez à ma proposition...

Le résultat des réflexions du père Adrian Michielson fut que Michel s'embarqua le 25 décembre 1618 comme mousse sur le navire de maître Lampsons. Que devint ce mauvais garnement?... Il devint l'illustre amiral hollandais Michel Adrianzon De Ruyter et Flessingue conserve avec orgueil le souvenir de la fameuse ascension du clocher, qui fut l'origine de cette glorieuse carrière.

B. DIXON.

OCTOBRE

Les frimas, les autans ont secoué leurs têtes,
Ils mugissent déjà fatigués de sommeil,
S'avancent lentement, préparant des tempêtes
Pour chasser les beaux jours et leur roi le "Soleil"
Les feuilles lentement se détachent des arbres,
Dans un suprême élan elles volent encore.
Les rameaux des buissons tout blancs comme des marbres,
Se sont raidis soudain... Adieu, bel âge d'or!
Le saule aux longs cheveux étendant sa ramure
Vers sa source qui dort, tout près, sous le gazon,
Cherche à la protéger d'un manteau de verdure
Contre les longs efforts du cruel Aquilon.

HENRY VERDUN.

INSTANTANÉS PARISIENS

I — PASTEL

A l'avant-train de la petite bagnole qui supporte l'orgue de Barbarie, l'enfant dort dans un moise d'osier, sur une paillasse de chiffons, sous une courtépointe en mauvaise sparterie. C'est une fillette rousse, une gosse-line de gueux, qui a l'air d'une infante. Ses cheveux créponnés semblent des vrilles d'acajou. Sa frimousse si blanche, avec ses joues si crûment enluminées de vermillon, fait tout de suite penser à deux roses rouges tombées dans un fromage à la crème. Le lacis de ses veines est finement tracé sur sa peau comme avec la pointe délicate d'un crayon d'azur. Toutes ces nuances se fondent et s'estompent dans le demi-jour de la barcelonnette. Mais le jaune clair et menu des taches de rousseur est la note dominante. On dirait qu'un fantaisiste japonais, pour rehausser ce pastel en ailes de papillon, a soufflé sur la figure un nuage de poudre d'or.

JEAN RICHEPIN.

SA RECONNAISSANCE

Isaac (à celui qui venait de le retirer de la rivière où il se noyait). — Gue te regonnaissance, mon ger ami. Chanais che ne fous ouplierai dant gue che lifrai. Fenez à mon macassin quand fous foudrez et che fous laisserai brentre n'imbordo guoi aussi pon margé gu'au bremier fenu.

UN HÉROS

Baptiste. — Oui, Joë, j'ai sauvé, hier soir, la vie à Mlle Patachon.

Joë. — Vraiment ! Et comment cela ?

Baptiste. — Je l'avais demandé en mariage et elle m'avait répondu qu'elle préférerait la mort qu'à devenir ma femme.

Joë. — Et alors ?...

Baptiste. — Alors, hier soir, je suis allé lui dire que je me retirais.

COMMENT ON BATIT UNE ÉGLISE

Dans les environs de Calais, on trouve un gros village ; il est situé sur le bord de la mer et habité par des pêcheurs, pauvres gens qui vivent de leur travail. Ils consultèrent un employé de la marine, homme au cœur vraiment chrétien et aux sentiments nobles et élevés. « Mes amis, leur dit-il, voulez vous une église ? Il est possible d'en avoir une et dans peu. Ecoutez : chaque bateau mettra de côté un poisson, ce sera le poisson du bon Dieu ; puis ces poissons réunis seront vendus au profit de votre église. Commencez dès aujourd'hui, et dans peu vous poserez la première pierre. » Le conseil fut suivi et parfaitement pratiqué. Dans la ville, on se disputait les poissons du bon Dieu : ils étaient toujours bien vendus.

On raconta ces faits à l'empereur Napoléon III, lors de son voyage à Calais. Il en fut si touché, qu'il ajouta : « Je veux aussi donner mon petit poisson ; » et le poisson était un billet de mille francs. L'église est bâtie, grâce aux poissons du bon Dieu ; ce n'est pas un monument, mais elle est très convenable.

PAS UN MONSIEUR

Un bourgeois qui avait quelques réparations à faire à sa maison, la visita avec son entrepreneur qu'il invita ensuite à venir dîner avec lui. Le petit Charles qui était assis au bout de la table et ne cessait de parler fut interpellé par son père.

— Allons, Charles, tais toi, je t'en prie ; c'est vilain un petit garçon bavard et le monsieur ira dire partout que tu n'es pas bien élevé.

— Celui-là, fit le petit Charles, c'est pas un monsieur, il mange avec son couteau.

TRÈS DANGEREUX

Mlle Rosine. — On me disait tantôt qu'il est dangereux de s'embrasser. C'est absurde ! Quelle est donc la maladie qui peut s'attrapper en s'embrassant ?

Madame Lapique. — Le mariage, ma chère demoiselle.

DEVINETTE



— Où est donc le mauvais garnement auquel appartient ce cerf-volant ?
— Il doit être bien caché.

Chronique Théâtrale



ACADÉMIE DE MUSIQUE

Dans "Grand Parada", que donne l'Académie cette semaine, nous avons la reine des Bohémiennes qui, par ses chansons et ses danses, suffirait à elle seule pour attirer le public à chacune des représentations de notre scène montréalaise. Là, pas de bonne aventure, ni de cartes, mais des danses Égyptiennes de grande originalité et des chansons comme on n'en a pas encore entendu.

Achetez vos billets de bonne heure, car la foule se porte à l'Académie et les premiers arrivés seront seuls servis. C'est l'événement de la saison à Montréal.

QUEENS THÉÂTRE

Les amateurs de théâtre sont toujours à la recherche de nouveautés, mais de nos jours il y en a tant de mauvais aloi, que la venue d'un vieil et vrai ami comme *Wang* est vraiment un régal. Tout de même dans ce charmant opéra il y a du nouveau, parcequ'il a beaucoup de nouvelles figures et de très jolies; des voix jeunes et fraîches, de nouveaux décors et des costumes plus brillants que quand cet opéra fit ses débuts; mais tous ces attraits ne changent rien à l'opéra. Tous ceux qui l'on vu sont toujours anxieux de l'entendre encore. Surtout: "The man with an elephant on his hands"; "A pretty girl, a summer night"; "You must ask of man in the moon" et toutes les charmantes chansons qui quoiqu'elles devenues très populaires, ne sont pas encore entre les mains des joueurs d'orgues de barbarie. L'histoire provocante de cet opéra, avec ses complications, le prince régent oriental et son héritier européen pour le trône, les veuves françaises et leurs filles, les danseuses Parisiennes, les envoyés du Cambodge etc., tout a donné à ceux qui ont assisté aux représentations une délicieuse soirée, et personne ne peut désirer mieux. Nous invitons le public à assister en foule à des représentations de ce genre, il y en aura tous les soirs de cette semaine avec matinées: mardi, jeudi et samedi.

THÉÂTRE ROYAL

Chaque semaine, ce théâtre a toujours du nouveau et de belles attractions, cette semaine encore il n'y a pas d'exception, le gérant Leclair connaît ce qu'il faut pour plaire à ses habitués, et aussi ce qu'il faut pour faire le succès de ce théâtre depuis qu'il en a pris les rênes. Cette semaine, il nous présente la troupe de vaudeville et de comédie de John L. Sullivan, qui abonde en nouveautés et attractions sensationnelles. La compagnie possède ses propres décors et ils sont très jolis. Le principal attrait

DEVINETTE



— Quel est donc cet homme qui sonne de la trompe à la fenêtre et fait peur aux chiens? L'apercevez-vous?

DROLE DE DOCTEUR



Premier prisonnier.— Quel drôle d'homme, que ce docteur-là. Je n'en ai jamais vu comme ça de ma vie.

Second prisonnier.— Comment cela?

Premier prisonnier.— Dame! qu'un malade ait n'importe quoi, jamais il ne lui ordonnera un changement d'air.

est bien certainement l'apparition sur la scène de John L. Sullivan, le champion des champions pugilistes, lequel donne une excellente idée de ce qu'un pugiliste doit faire pour se mettre en état de combattre. La compagnie a d'excellents artistes de variétés. La Royal devra faire une grosse recette cette semaine.

PARC SOHMER

Le dimanche seulement, l'après-midi et le soir, nous pouvons aller au Parc Sohmer dont les portes sont fermées la semaine pour toute la saison d'hiver. On s'habitue difficilement à être privé de ce lieu d'amusement si apprécié du public Montréalais.

Les attractions du dimanche seront les meilleures qu'il aura été possible de se procurer et chacun continuera à y aller, chaque semaine, car le spectacle sera constamment varié et de premier ordre.

LE CINÉMATOGRAFIE LUMIÈRE

Etonnant le Cinématographe de la rue St Laurent, au Palace Théâtre. Mr Prosper, l'habile opérateur qui le manœuvre, a remporté, cette semaine, un bien joli succès avec les Fêtes Russes, de Cherbourg et de Paris, les Danses Acrobates, le Repas du Bébé, etc.

Tout le monde veut voir ces si curieuses vues animées et cela ne coûte que 10 centins.

PALLADIO.

CHOSSES ET AUTRES

Relevé dans un vieux journal de Tokio, à la colonne des décès.

"Est décédé, le 11 janvier, dans sa boutique, Cutamaros, très respecté par tous ceux qui l'ont connu ou qui ont eu affaire avec lui. Comme homme il était très aimable, comme chapelier, honnête et droit. Ses vertus n'avaient pas de prix et ses coiffures ne nous coûtaient que deux taels pièce. Il laisse une veuve pour déplorer sa perte, et une grande quantité de chapeaux d'hiver qu'on vendra très bon marché au bénéfice de la famille. Il a été ravi au monde à la fleur de l'âge, justement comme il venait de terminer un achat important de chapeaux de feutre qu'il avait eus à si bon prix que sa veuve peut fournir des chapeaux meilleurs marché que n'importe quelle maison de notre ville. Sa famille explorée continuera les affaires avec la même ponctualité que le regretté défunt."

PIS ENCORE

Rouleau.— J'ai appris avec bien de la peine que votre femme vous avait laissé.

Bouleau.— Hélas! Elle peut encore faire pis que ça.

Rouleau.— Comment cela?

Bouleau.— Dame, elle peut revenir.

PAS COUPABLE

Le papa.— Jules, finis donc de tirer la queue du chat.

Jules.— Je ne fais que la tenir, papa, c'est lui qui tire.

DANS LE MONDE DE LA MODE

(Sugg. stion par May Manton)



6470 — Costume de Fillette.

Ce joli costume tel que montré dans la vignette forme une très jolie toilette d'été. Il est confectionné en batiste, garnie avec de la broderie et des bandes de passementerie. On se sert d'une doublure ajustée et la batiste est toute plissée en avant et en arrière au bas de l'empiècement, puis, à la ceinture on rassemble de nouveau les plis flottants par une ou deux coutures en donnant cependant à l'étoffe assez d'ampleur pour tomber en un bouffant audessous de la ceinture.

Un collet étroit entoure le cou comme en une bande. On entoure l'empiècement d'une broderie plissée; on en met autant sur le dessus des manches pour former des épaulettes. Les bouffants sont fixés sur une doublure à deux coutures qui dissimule en même temps la seule couture qu'il doit y avoir dans le dessus de la manche. Ce corsage s'attache dans le dos dont on dissimule l'ouverture autant que possible dans le plissé de l'étoffe. La jupe a deux piqûres de chaque côté du lé de devant; la jupe en arrière tombe toute droite, ce qui permet de la repasser avec beaucoup plus d'aise.

On peut se servir de différents tissus dans la confection de ce patron: le bazine, le guinguan, la batiste, la soie zéphir, la mousseline, l'organdi, la toile, le chambré, la soie de chine, le taffetas glacé sont autant d'articles très convenables que l'on peut garnir selon son goût.

Pour une enfant de dix ans il faudra trois verges et trois-quarts d'étoffe de quarante-quatre pouces de largeur. Le patron No 6470, est coupé en grandeurs pour convenir à la taille de fillettes âgées de huit, dix et douze ans.

Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centimes, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Il est aussi dangereux de convaincre une nation de sa déchéance pour l'en relever qu'un malade de la gravité de son état pour l'en guérir.

UN PHILOSOPHE.

DEVINETTE



— Mon capitaine, j'avais placé-là un soldat en sentinelle, je ne sais vraiment où il est passé.

— Cherchez-le !

L'AVENIR



Lui — Evéline ! as-tu lu l'en seigne qu'il y a dans ce chassis.
Evéline (timidement). — Oui !

VARIÉTÉS

On a commencé depuis peu, aux Etats Unis, les travaux de percement d'un tunnel colossal, destiné à relier les différents districts miniers du Colorado, séparés par des massifs montagneux de 1 800 à 2 000 mètres d'altitude.

Ce tunnel, qui n'aura pas moins de cinquante milles de développement, mesurera 4 mètres de haut sur 5 de large. Il sera entièrement voûté en briques et éclairé au moyen de 950 lampes incandescentes.

Tous les 200 mètres de hautes cheminées débouchant à la surface assureront la ventilation du tunnel.

Celui-ci sera établi à une profondeur moyenne de 845 mètres, mais on a calculé que, en passant sous la ville de Victor City, située non loin du mont Pike, la galerie souterraine devra se trouver à une profondeur minima de 2.000 mètres. Les travaux, particulièrement difficiles et même dangereux, ne seront pas achevés avant vingt ans.

Le tunnel en question sera le plus grand, de beaucoup, qui ait jamais été percé.

* * *

Aimable pays !

On cite souvent Johannesburg, dans le Transvaal, comme étant la ville du monde où la vie coûte le plus cher. D'après un de nos confrères, ce record peu enviable revient en réalité à Guatemala, la capitale du pays de ce nom.

Le pain, paraît-il, coûte là-bas 1 fr. 90 la livre et le beurre ordinaire 5 fr. Les pommes de terre ne se vendent pas au boisseau, mais à la pièce, comme un légume de grand luxe; leur prix varie entre deux et trois sous. Enfin, on n'a pas un litre de lait à moins de 1 fr. 50, et le vin du pays se paye 15 fr. la bouteille.

Le logement n'est pas meilleur marché que la nourriture, — au contraire. Un petit appartement coûte de quatre à cinq mille fr. par an, et si l'on veut louer une maisonnette à deux étages, non meublée, il faut y mettre une douzaine de mille fr. Quant aux hôtels, on n'y vit pas à moins de cinquante fr. par jour.

ÉQUIVOQUE

Madame Lapse. — Que cette côte est fatigante à monter ! C'est là qu'un âne ferait bien mon affaire.

Monsieur Complaisant. — Si vous êtes fatiguée, que ne me permettez-vous de vous porter ?

UN COUPABLE LIBÉRÉ

Le duc d'Osuna visitait une maison de forçats. Il voulut délivrer quelques-uns des malheureux qu'elle renfermait; il les interrogea tous successivement sur le sujet qui les avait fait mettre aux fers. Chacun se justifiait, de sorte qu'à les entendre on eût cru être dans une assemblée de braves gens, dont les plus coupables se reprochaient à peine quelques légères peccadilles. Il arrive à un petit homme noir d'assez bonne mine. "Pourquoi êtes-vous là, mon ami ?" lui dit-il. Cela n'étonne, car votre figure me paraît honnête. — Monseigneur, répond en gémissant le prisonnier, j'avoue franchement que ce n'est pas sans cause que je me trouve ici, car un jour, manquant d'argent, je pris une bourse auprès de Saragosse pour ne pas mourir de faim." Sa franchise fit sourire le duc, qui lui dit : "Tu es un coquin, indigne d'habiter avec tous ces braves gens. Sors d'ici." Ce fut le seul qu'il délivra, grâce à sa louable franchise.



Voici le Monsieur qui avait des rhumatismes. Il a pris de la Salsepareille d'Ayer et il est en train de chercher s'il a encore quelque rhumatisme. Il n'en a plus.

La Salsepareille d'Ayer guérit le rhumatisme ainsi que toutes les affections qui proviennent d'un sang vicié.

Dans les montagnes. Un promeneur, ayant dîné dans une auberge de village questionne son hôte sur quelques cimes rocheuses qu'on aperçoit à quelque distance. — Est-ce que je pourrais grimper jusque là-haut? demande-t-il à la bonne femme. — Oh! oui, répond celle-ci avec la tranquille ironie des montagnards; oh! oui, nos bêtes y montent bien!

UNE AUTORITÉ

Montréal, 22 mars, 1893. MM. Roy & Boire Drug Co., Manchester, N. H., E. U. — Depuis le 8 février dernier, nous avons fait usage du *Menthol Cough Syrup*, pour des cas d'asthme, bronchite chronique, catarrhe, etc. Ce remède a donné satisfaction générale, quelques doses ont suffi pour guérir des rhumes ordinaires. Il est agréable au goût. Il en coûte peu pour un essai, et les résultats peuvent en être efficaces. Les Sœurs de la Charité. Hôpital Général des Sœurs Grises. Le *Menthol Cough Syrup* en vente partout 25 cts la bouteille.

DICTIONNAIRES POPULAIRES

OCTOBRE

Si tu labores mal, tu moissonneras foïn. Au moment de la lune pleine petit orage [arrose à peine. Octobre le vaillant Surmène ton paysan. Récolte rentrée, Récolte sauvée.

Une Recette par Semaine

POUR DONNER LA COULEUR DE L'ACAJOU A DIVERS BOIS

Commencer par frotter le bois avec de l'acide azotique étendu d'eau, en suite on y applique, à l'aide d'une petite brosse douce ou d'un pinceau une ou deux couches d'une dissolution qu'on aura préparée avec 2 onces de sang-dragon et 1/2 once de carbonate de soude dans une pinte d'alcool, et qui aura été filtrée.

Quand cette première teinture est séchée, on applique par-dessus, et de la même manière, une autre composition faite avec 3 onces de laque plate, qui aura été dissoute dans une pinte d'alcool et dans laquelle on aura fait fondre ensuite 1/4 d'once de carbonate de soude.

Cette seconde couche de teinture étant bien sèche, on polit le bois alternativement avec la pierre ponce et un morceau de hêtre bouilli dans l'huile de lin.

B. DE S

LE BAUME RHUMAL

La guérison du rhume le plus opiniâtre suit l'emploi judicieux du *Baume Rhumal*.

Petites inconséquences de la langue française: Lorsqu'on n'aime pas quelqu'un, on dit communément qu'on ne peut pas le sentir.

Or, dans le même cas, on dit également qu'on l'a dans le nez. Avoir quelqu'un dans le nez et ne pas pouvoir le sentir, c'est raide!

VOUS QUI SOUFFREZ



L'intempérance nous empêche de manger et par conséquent de prendre les forces nécessaires pour accomplir nos travaux. Ce brave homme, qui dîne avec tant d'appétit, n'est sûrement pas un intempérant. Vous qui souffrez des ravages alcooliques allez trouver le docteur Guilbault, 313 rue Amherst, ou Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

COMMUNICATION

L'ALPHABET

Savez-vous bien ce que c'est que les lettres? Connaissez-vous leur origine, leurs fonctions, leurs mœurs?

On fait venir l'A d'Aunis, l'E de Redon, les L de Moulins, les Z de Caen, l'O d'Oran et l'I des Halles. Il existe des C dentaires, des B chamelles et des J Goths. En cherchant un peu, vous trouverez l'II au 7 et l'S au 6, pendant que les D pêchent et que l'M rôde. On parle beaucoup des R de Sahara, où l'on rencontre l'N humide. La pauvre F est mère, ainsi que l'affirment les T de la Saint Martin. Mais le G nie; tout ça ne vaut pas le P roux. Jamais le K n'a ri, et souvent l'U meurt noir.

A ABEL.

TRIO DE PROVERBES

Le soin vaut la promptitude.
×
Par savoir vient avoir.
×
Il faut avaler les pilules sans les mâcher.

SANCHO PANÇA.

Sage parole d'un prédicateur à ses ouailles:

"Quand je vous regarde, je ne vois pas un pauvre; quand je regarde la recette de la quête, je ne vois pas un riche."

**

Instruction d'un concierge à son fils.

— Pour le premier étage, mon fils, salue toujours en t'inclinant et en tenant ta casquette à la main.

Pour le second, découvre toi seulement.

Pour le troisième, la main simplement portée à la visière.

Pour le quatrième, un signe de tête.

Pour le cinquième, attends que le locataire commence.

Si votre enfant pleure donnez-lui le *Menthol Soothing Syrup*, le sirop calmant le plus efficace et indispensable pour les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Le bourreau de Londres, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit:

— Ecoutez, je ferai de mon mieux; mais je dois vous prévenir que je n'ai jamais perdu.

— Ma foi, répondit le patient, je vous avouerai également que je n'ai jamais été pendu non plus; mais, que voulez-vous! nous y mettrons chacun du nôtre. Il faut espérer que nous nous en tirerons.

**

Consultation.

— Docteur, croyez-vous qu'il soit mauvais de fumer?

— Dame! voyez les cheminées: ce sont celles qui fument le moins qui valent le mieux.

Celebre **Sel de Coleman**
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

Les meilleures années...

De la vie sont les jours de santé. Etes-vous dans cette heureuse période? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état. L'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante? Ces sentiments sont particuliers à la FAIBLESSE FEMININE. Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vigoureux appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura changé d'aspect pour vous. Quel est le remède?

Les Pilules Rouges
... du Dr Coderre

Pour Femmes Pales et Faibles

Votre cas, tout mauvais qu'il vous paraisse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démolition se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour le soulagement des maladies féminines que la science ait encore produit.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada.

ADRESSEZ:
Cle Chimique Franco-Américaine,
Dépt. Médical, B. P. 2306. - Montréal.

Inscription sur la poitrine d'un mendiant:
"Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'a que son malheur pour vivre!"

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE
12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, — UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS GRAVURES D'ACTUALITE, — 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, — NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE
\$1.00 PAR ANNEE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 29.

QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant le lundi, **4 Octobre**

Avec Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

LE GRAND OPERA COMIQUE

WANG

Dans toute sa splendeur.

Décors Nouveaux, Jolies Filles, etc.

PRIX : Soir, 15c, 25c, 35c et 50c.
Matinée, 10c, 20c et 30c.

Phone 1032.

THEATRE ROYAL

PRIX Matinée : Sparrow & Jacobs, Gérants

10c

.. et ..

20c

Pas plus haut.

Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

Semaine commençant le lundi, **4 OCTOBRE**
Après-midi et soir

Le Champion des Champions

JOHN L. SULLIVAN

AVEC Une Troupe de 30 Artistes de Variétés

Billets toujours en vente depuis 9 heures a. m. à 10 heures p. m.

Un prédicateur trop zélé, prononçant le panegyrique de saint François-Xavier, le loua d'avoir, dans une île déserte, converti dix mille hommes dans un sermon.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Au tribunal :
—Accusé, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ?
—Mon président, j'ai cédé à un instant d'emportement. Soyez clément ; donnez moi le temps de me repentir.
La Cour lui donne quinze ans.

La femme de Guibollard vient de le quitter subitement, sans indiquer le lieu de sa retraite.

Guibollard cherche donc sa moitié et donne le signalement suivant à la police :

Chevelure : châtaigne !!

Robe : marron.

Air : dinde.

La première dose de *Menthol Cough Syrup* vous soulage immédiatement, et trois doses vous guérissent d'un rhume ou d'une toux ordinaire.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Le docteur X... a quelquefois le mot plaisant.

Un de ses clients, mari d'une charmante femme, lui disait dernièrement après une consultation :

—C'est que, vous savez, je tiens à la vie, je ne veux pas mourir encore...

—Vous avez tort, riposta le docteur... Votre femme ferait une bien jolie veuve !

Illusions maternelles :

Mme X... — Dites moi, monsieur, ne croyez-vous pas que ma fille fera une pianiste distinguée ?...

Le célèbre professeur Y..., nerveux. — Je ne sais rien du tout, madame !...

Mme X... — Mais enfin, ne trouvez-vous pas qu'elle a un peu... quelque chose... de ce qui fait les virtuoses du piano ?...

Le professeur, agacé. — Oui, madame... elle a deux mains !...

CE QUE CHACUN AURA



L'institutrice — Allons, Bésuquet. Un homme riche a laissé à sa mort un million de dollars ; il en donne 175 à son fils, 176 à sa fille, 177 à sa femme, 178 à son frère et le reste pour les missions étrangères, pouvez-vous me dire ce que chacun des héritiers aura ?

Bésuquet. — Un avocat, mam'selle !

Pitoillard est un humanitaire mais un humanitaire de grande envergure, à la Robespierre ou à la Marat.

— Si j'étais le gouvernement, disait-il hier, la question féministe ne me tracasserait pas longtemps : je rendrais un décret obligeant toutes les femmes à s'habiller en hommes. Rien de plus. Et puis j'attendrais les événements. L'esprit de contradiction s'en mêlant, vous verriez...

— Dis donc, Jules, quand tu rentres comme ça tard, que dis-tu à ta femme ?
— Moi ! je lui dis bonsoir, le reste c'est elle qui le dit !

Tu dans un roman en cours de publication :

"Les dernières paroles du marquis furent un silence morne et farouche."
(Authentique.)

La femme d'un paysan normand est malade. On appelle un docteur.

— Me paierez-vous ? dit le médecin, qui avait de la méfiance.

— Oh ! Monsieur ! dit le mari, voilà cinq louis, et, que vous tuiez ou guérissiez la chère femme, le magot est à vous.

La malade meurt. Le médecin réclame les cent francs.

— Pardon ! dit le veuf ; avez-vous tué ma femme ?

— Non.

— Tant mieux. L'avez-vous guérie ?

— Non, hélas !

— Eh bien ! puisque vous ne l'avez ni tuée, ni guérie, vous êtes hors des termes de notre convention... et je ne vous dois rien.

Le *Menthol Soothing Syrup*, ce sirop calmant indispensable aux enfants. En vente partout, 25 cts la bouteille.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Une semaine commençant le... **4 Octobre**

Seule Matinée SAMEDI

The Grand PARADA

— AU PROFIT DE —

L'Hôpital Samaritain

300 — Personnes sur la Scène — 300

Beaux tableaux scéniques. Chœur nombreux. Danses nationales et de fantaisie. Éléphants costumés et effets électriques. Sous la direction du Capt. CHS W. EDDY.

PRIX : 25c, 50c, 75c et \$1.00.

Matinée samedi, 25c dans toutes les parties du théâtre pour les enfants au-dessous de 12 ans. Billets maintenant en vente au contrôle. Téléphone 5018.

CURIOSITÉS

LE TRICTRAC

Suivant une tradition orientale, le Trictrac aurait été inventé en Perse, à une époque peu éloignée. Mais il est certain que les Grecs et les Romains connaissaient des jeux analogues ou le trictrac lui-même. On le trouve désigné, dans les auteurs français du moyen âge, sous le nom de *Jeu des tables*, qu'il porte aujourd'hui encore dans certains pays. On trouve également dans plusieurs auteurs anciens la mention d'un jeu appelé *des Douze lignes*, dont la marche et les règles correspondent à celles du trictrac.

LES ÉTRIERS

L'usage des étriers date du moyen-âge ; il était absolument ignoré des anciens ; Xénophon ni aucun auteur grec n'en parlent dans leurs traités. Gallien remarque que les cavaliers romains contractaient des infirmités aux jambes, par suite de l'habitude où ils étaient de les laisser pendantes et abandonnées. Hippocrate avait fait la même observation en parlant des Scythes. Les anciens cavaliers s'appuyaient sur leurs lances pour monter à cheval ; on avait même fixé un tenon de fer au bas de la lance pour y poser le pied en montant. D'ailleurs il y avait, le long des voies romaines, de petites bornes destinées à servir de montoirs pour la commodité des voyageurs ; mais en général, les anciens savaient se passer de ces secours, car ils étaient exercés à sauter légèrement à cheval, et les chevaux étaient dressés à se baisser pour donner à l'homme plus de facilité à monter. A la fin du quatrième siècle, la selle était formée avec des arçons ; ce n'est que plus tard qu'elle fut inventée, telle à peu près que nous la connaissons, et l'idée des étriers se présenta tout naturellement.

Il en est pour la première fois question dans un Traité de l'empereur Maurice, mort en 602 ; depuis lors il en a été souvent fait mention par les écrivains du Bas Empire. Les étriers furent très employés depuis le moyen-âge. C'étaient d'abord des cordons faits de riches étoffes qu'on appelait sautoirs. Dès le onzième siècle, l'usage des étriers était déjà commun parmi les gens de guerre. L'emploi en devint universel au temps de la chevalerie, des croisades et des tournois.

Le bruit est le frère bâtard de la gloire. — JEAN DE BONNEFONT.

Deux conseillers municipaux de deux localités méridionales se racontent comment on a fêté chez eux le 14 juillet.

— Nous avons, dit l'un, réuni en un banquet tous les pauvres du pays : ils étaient trente quatre à table.

— L'autre, avec orgueil, ne voulant pas demeurer en reste :

— Les nôtres étaient au moins cent cinquante !

Toto a fait de grands progrès. Son père, voulant le constater interroge son fils :

— Quelle est la fête de l'Ascension ?
Toto. — Papa, c'est la fête des aéronautes.

Examens : * * *

— Elève Rufailard, pouvez-vous me dire ce que c'est que les volcans éteints ?
Des mégots, M'sieu !

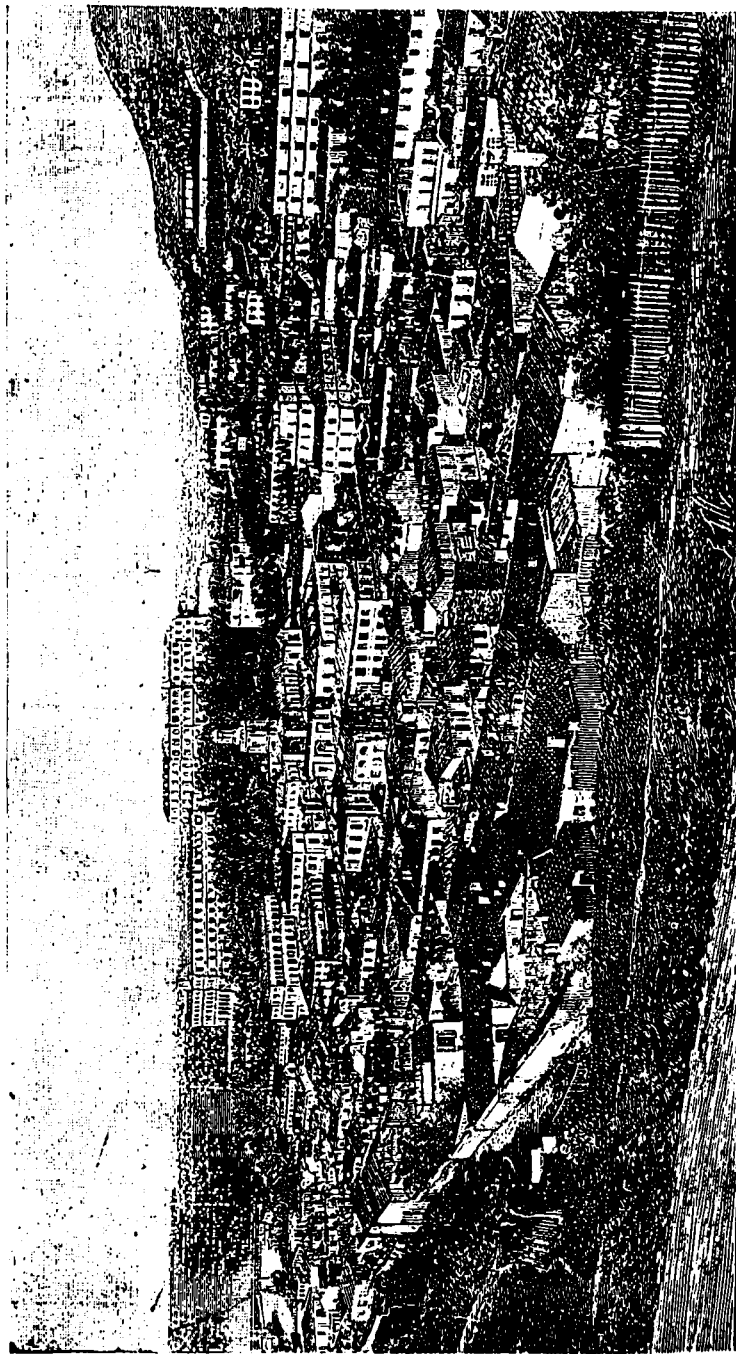


Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 97



— Savez-vous pourquoi les parapluies sont appelés vulgairement des pépins ?

Cela paraît inexplicable au premier abord, mais en y réfléchissant un peu...

Parce qu'on les cherche le plus souvent dans les coins.

* * *

Dans une école, en Amérique.
Le maître, avec sévérité :

— Comment avez-vous fait cette tache sur votre cahier ?

— Ce n'est pas une tache, c'est une larme, s'excuse l'élève.

— Une larme ne serait pas devenue noire !

— Pardon, Monsieur, c'est un nègre qui l'a versée.

* * *

Z... vient d'avoir une scène avec sa belle-mère. Sa femme s'efforce de trouver un terrain de conciliation.

— Maman, dit-elle, a son caractère, je le sais ; elle est un peu vive, mais il ne faut pas lui en vouloir : elle revient facilement...

— Elle n'en est pas plus agréable pour cela !

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Instruisez donc les masses !
Dans une conférence populaire, le professeur :

— Galilée s'est rendu célèbre pour avoir dit que la terre tournait.
Un auditeur. — Fallait y qu'y soit saoul !!!

* * *

Fin de conversation :
— S'il est taquin ? c'est à ce point que, quand il se réveille la nuit, il se réveille pour se chatouiller les pieds.

Pour tous maux de tête et migraine, prenez les pilules C. T. C., elles vous soulagent immédiatement. Les pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

RECOMMANDATION RESPONSABLE

Convent des Saints-Anges.
West Manchester, N. H., 2 mars, 1893.

Aux MM. Roy & Boire Drug Co. — Je saisis avec empressement l'occasion de remercier les MM. Roy & Boire Drug Co. pour l'envoi gratuit de leur *Sirope de Menthol*, et j'ajoute que toutes personnes de notre convent qui en ont fait usage s'en trouvent très bien.

Une de nos internes, souffrant de vives douleurs aux poumons, passait des nuits entières à tousser, elle prit de ce sirop merveilleux, aujourd'hui elle est à peu près dans son état normal, et peut vaquer à ses occupations ordinaires.

Sœur Rhéaume, Supérieure.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Chs Carli, Mlle Angéline Bergeron, Mlle Marie H. Gaudet, Mlle Clara St. Jean, Henri Pellierin, O. Prévost (Montréal, Q.), Mlle Victoria Guyon (Contrecoeur, Q.), D. Fraser (Fraser-ville, Q.), D. Leclair, jr (Lachine, Q.), Mlle Dorilla Jobin (Lévis, Q.), Mlle Berthe Laperrière (Québec, Q.), Eudor Guay (Sherbrooke Est, Q.), Mlle Eugénie L. Gaudet (St. Cécile de Milton, Q.), Robert J. Marshall (Berlin, N. H.), Pierre Paranteau (Bridleford, Me.), Elzéard Desrosiers, J. A. Fortin (Brunswick, Me.), Ulric Mercier (Central Falls, R. I.), Jos D. Thibault (Fall River, Mass.), Mlle Nathalie Martin (Lawrence, Mass.), Mme Angelina Cantin, Mme Joseph Couture, Mlle Anne Lallamie, Mlle Adèle Roy, A. Blais (Lowell, Mass.), Mlle Josephine Lacerte, Mlle Léonie Richard (Manchester, N. H.), Joseph Derbes, Bernard Avenue (Nouvelle-Orléans, La.), Mlle Georgiana Bélanger (Pittsfield, N. H.), Mlle Yvonne Dawson (Salem, Mass.), Dr A. Laurin (Somersworth, N. H.), Mlle Marie Leclerc (Woonsocket, R. I.).

Mme T. Lecavalier, Mme Urbain Morency, Mlle Anna Blondin, Mlle Maria Lacroix, Mlle G. Vadbonneur, J. J. Bélanger, C. Bélanger, F. X. Caribonnet, J. Demers, R. Lesage, Louis Paradis, Boucherville Roy (Montréal, Q.), Ferdinand Parent (Beaufort, Q.), Louis Bessette, Imprimeur (Farmham, Q.), Mlle Honorine Dubé (Fraser-ville, Q.), Mme Vic Bérubé (Lac Mégantic, Q.), Alfred Bouchard (Lévis, Q.), Mlle A. Dagenais (Mile End, Q.), Mme Léonce Robitaille, Mlle Hélène Lemieux, Mlle Rosanna Paquet (Québec, Q.), Amalio Vanasse (St. Germaine d'Upton, Q.), Mlle A. Bourgain, Mlle Emma Grégoire, Mme C. C. Bouthier (St. Hyacinthe, Q.), Ephrem Trudeau (St. Vincent de Paul, Q.), Mlle Emma R. Blanchard (Richmond, Q.), Mme Wilfrid Desjardins, Mlle Alexandrina Chapleau (Terrebonne, Q.), Hypolithe Thi-

bauld (Bridgeport, Conn.), Mmo Philippe Saurageau (Central Falls, R. I.), Léon Trépanier (Fall River, Mass.), Philippe Hamel (Lawrence, Mass.), Mme Rosée Doucette, Mlle Clara Lavoie, Mlle Marie St. Hilaire (Lewiston, Me.), Mme J. S. Aubin, Mlle Bernadette Bélanger, Mme Jessie Dionne, Mmo Chenevert, Mme Mary Lafortune, Mlle Rosianne Lafort, Charles Lisette, jr, Mlle Mathilda Turcotte, Joseph Champoux, Pierre Chenevert (Lowell, Mass.), Mme Cora Blanchette, Henri Gulu, J. Bro Paquette (New Bedford, Mass.), C. Biron, D. Desmeule, Rodolphe Boucher, Henri Grenon, Evariste Phamant (Manchester, N. H.), Mlle Marina Lange, Mlle Antoinette Mollo, J. M. Dossat, Jean Mandere, F. A. Puyat (Nouvelle-Orléans, La.), Eugène Rainville (Simscook, N. H.), Thomas Bail (Ware, Mass.), John B. Durocher, Albert Grenon (Woonsocket, R. I.).

Mlle R. H. E. Foutier (Montréal), Mlle Anita Mateu (Nouvelle-Orléans, La.), John Renaud, jr, Peter Girard (Holyoke, Mass.), Edouard Mercier (Fall River, Mass.), John Champy (Cambridgeport, Mass.), Mlle Carlotta Bouneraze, Alex Derbes (Nouvelle-Orléans, La.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Dr A. Laurin, Box 791 (Somersworth, N. H.), J. A. Fortier (Brunswick, Me.), Mme Jos Couture, J. Grégoire, Place (Lowell, Mass.), Mlle Georgiana Bélanger (Pittsfield, N. H.), Mlle Yvonne Dancose (Salem, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moëlle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Boau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Chez la marquise:
— Eh bien! Monsieur Boireau, que pensez vous de la crémation?
Oh! marquise! c'est encore un truc pour les ivrognes: histoire de s'assurer une dernière cuite!

**

A la sortie de l'église. Le petit Jean montrant le suisse:
— Maman, il n'a donc qu'un seul soldat, le bon Dieu?

Ceux qui font un travail mental

Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux

BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour, | Le soir jusqu'à 10 h.,
75c | 50c

Jours pour les dames: LUNDI avant-midi et MERCREDI après-midi.
Ouverts toute la nuit.

Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^R CODERRE

PILULES POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Noix Longues

(Composées)

De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Charmant aphorisme, extrait d'un roman d'une femme de lettres.
— Hélas! une institutrice est à une mère ce que le biberon est au lait maternel!

**

Marseillais et Gascon.
— Mon cher, sache que j'ai des propriétés à Marseille, on n'en peut voir la fin.
— Et moi, j'en ai à Bordeaux, on n'en voit même pas le commencement

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUIMET

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des . . .

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail.—Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO
Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

Dimanche soir, un loustic qui venait de dîner à la campagne, à Rohecobon, et qui était fortement emêché, se présente à l'octroi:
— Faites-moi payer, Monsieur l'employé, dit-il, j'ai du vin et de l'alcool sur moi.
Froidement l'employé lui répond:
— Non, Monsieur, les liquides en cruche ne payent pas d'entrée!

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix . . .

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m. et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL

Calino est installé depuis un mois à X...-sur-Mer, où personne ne lui écrit. Chaque matin, le facteur passe devant sa porte et lui répond invariablement: "Pas de lettre!"
Pris d'un accès de désespoir, le pauvre garçon finit par s'écrier:
— Il en a plein sa boîte... Qu'est ce que ça lui ferait de m'en donner une?



TRANCHE-PAIN

pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .

RASOIRS

Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUPELLERIE

importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
6 Rue St-Laurent.

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS

Ile Crosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombres de l'Ile Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Un caporal instructeur à ses soldats.
— Au commandement de: "halte"! on rapproche le pied qui est à terre de celui qui est en l'air... et l'on reste immobile!!!

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 99



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LA RENCONTRE DE MR DUDE ET DE MELLE ALAMODE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions types en sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 11 octobre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.